



# Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

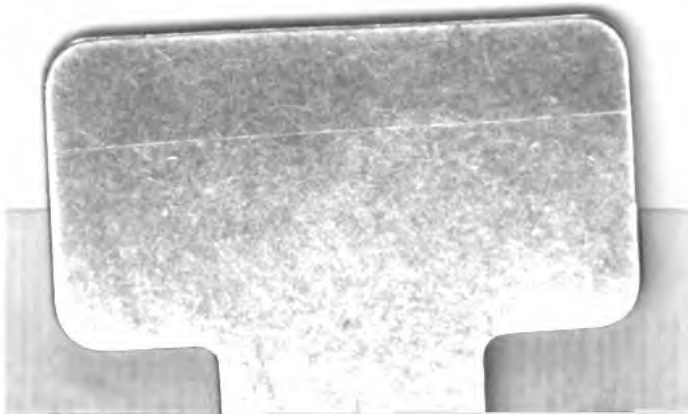


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.



Coll.

Oswald Woigzel  
Antiquariat  
Leipzig, Königsstr. 1.

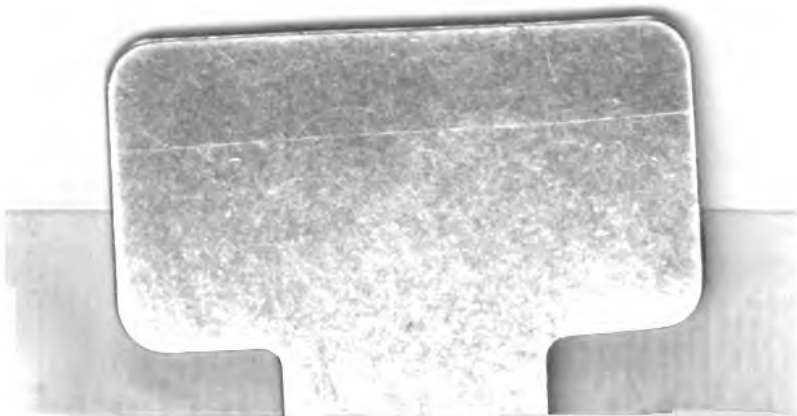


374:21



Wle.

Oswald Woigal  
Antiquariat  
Leipzig, Königsstr. 1.



374324

*Frontispice Tome V.*



*La Houlette, la Musette & le chapeau, Fable.*

Œ U V R E S  
BADINES ET MORALES

D E

*Mr Cazotte.*

NOUVELLE ÉDITION

*Corrigée & augmentée.*

---

TOME CINQUIEME.

---



L O N D R E S.

---

1788.



---

---

A MESSIEURS  
DE L'ACADÉMIE DES SCIENCES  
ET BELLES-LETTRES  
DE DIJON.

MESSIEURS,

*NÉ avec quelques talens pour la  
Poésie , & beaucoup d'amour pour  
les Lettres , des occupations sérieuses  
m'en ont distrait , & ne m'ont pas*

*a iij*

VI É P I T R E

*laissé le loisir de me livrer à mes goûts. Rendu à moi-même, à l'âge de quarante ans, j'ai repris le cours négligé de mes études d'inclination ; & , pour varier mes amusemens, dans la solitude où je me trouvois, je permis à mon imagination de se livrer à ses caprices, & osai associer le Public à mes délassemens, en faisant imprimer OLLIVIER, & successivement d'autres petits ouvrages. On les accueillit avec bonté, & Vous les couronnâtes, MESSIEURS, de votre suffrage, en me faisant la grâce de m'admettre comme Membre d'une Société littéraire, honorée de l'estime des Savans du Royaume & de l'Eu-*

DÉDICATOIRE. VII

*rope. Honteux de la foiblesse des titres qui m'avoient attiré vos bontés, j'aspirois à pouvoir justifier votre choix par un genre de production plus académique. Ayant en portefeuille un nombre de Fables, dont le but avoit de la moralité, je formai le dessein d'en compléter le recueil : quelques amis m'encouragèrent, & voilà l'historique du petit volume que vous voulez bien me permettre de Vous dédier aujourd'hui. La Fontaine mon maître, mon modèle, a affranchi ce genre de beaucoup d'entraves. Mais après lui, & par la manière dont il l'a traitée, la Fable est demeurée soumise à remplir le dou-*



## VIII ÉPI TRE

*ble but , d'instruire en amusant ; quelle tâche ! ce divin Poëte est toujours aisé , naturel , quand il n'atteint pas au sublime de la naïveté. Ses nonchalances valent mieux que le travail des autres ; & quand il s'abandonne il entraîne. J'ai cherché à le suivre. Ne me suis - je pas égaré , perdu ? Au moins me flatté-je qu'on pourra me tenir compte d'un peu de gaité , quoiqu'elle ne soit pas plus à moi que le reste. Je l'ai puisé à Dijon où je suis né , où j'ai vécu jusqu'à l'âge de dix - neuf ans. On peut dire que j'ai bu à la source. Eveillé là par les brillans succès de tant de nos célèbres compatriotes ; entouré d'ému-*

DÉDICATOIRE. IX

*les plus enflammés que moi , je n'ai que foiblement développé ce que j'avois conçu d'émulation. Daignez imaginer , MESSIEURS , que la faute en est aux positions , aux circonstances , & que sans elles j'eusse pu , quoique de loin , marcher à la file de ces hommes véritablement doués , dont les talens & les chefs-d'œuvres ont honoré , & honorent encore chaque jour notre Province & les Beaux-Arts. Ainsi , MESSIEURS , ce sera encore Votre indulgence qui me donnera droit de prétendre à la durée de Vos bontés. Me seroit-il permis d'appuyer cette prétention sur un titre aussi peu considérable que tous ceux*

X            É P I T R E

*que j'ai produits , mais qu'on peut citer à des gens de lettres ? Il a quelque ancienneté , puisqu'il remonte , pour ainsi dire , à l'enfance de la Poésie françoise en Bourgogne. Elle venoit de naître à Paris des efforts de Ronsard & de Clement Marot , quand JEAN CAZOTTE , mon je ne sais quel aïeul , fit imprimer à Dijon un recueil de Poésies , dont l'histoire des Savans de Bourgogne , de l'abbé Papillon , m'a fait connoître la notice. Il m'a été dit qu'on avoit lu dans quelques-unes de vos séances des ouvrages manuscrits de ce même JEAN CAZOTTE , sur des matières sérieuses ; même en supposant que tout*

DÉDICATOIRE. XI

*Soit médiocre , j'ose , MESSIEURS ,  
pour justifier mon adoption parmi  
Vous , dater avec quelque confiance  
d'une origine qui me rejoint à un  
des premiers qui ait ressenti de l'en-  
thousiasme dans notre Ville , à la  
renaissance de la Poésie & des Arts.*

*Je suis avec beaucoup de respect ,*

**MESSIEURS ,**

**Votre très-humble & très-obéissant  
ferviteur , CAZOTTE ,  
Membre de l'Académie des Sciences  
& Belles-Lettres de Dijon.**

FABLE

---

---

## FABLE PREMIÈRE.

### *La Rivière & la Prairie.*

CAUSANT avec la Prairie ,  
La Rivière adroitement ,  
Rabattit sur le Torrent ;  
Je suis sa meilleure amie ;  
On croit qu'il est mon parent ,  
A cause de la ravine ,  
Qui se prétend ma cousine ,  
Et dont on dit qu'il descend.  
Je serois désespérée  
De dire à d'autres qu'à vous ,  
Ce qu'en pense la contrée ;  
Mais il y passe , entre nous ,  
Pour un scélérat infigne ,  
Il a fait un trait indigne.  
Quelque part , près de ces lieux ,  
On sacrifioit aux Dieux.  
Il part du haut de la cime ;  
Comme un foudre il se répand ,  
Entraîne , chemin faisant ,

## F A B L E S.

L'idôle , le défervant ,  
Les dévots & la victime.  
Il n'a pas de lit certain ;  
Mais , dans son cours libertin ,  
Quelque part qu'il s'achemine ,  
Il faccage , déracine ;  
Il s'élance avec fureur ,  
Précédé par la terreur  
Et suivi de la ruine.  
Son cours est un vrai fléau.  
Ce n'est pas que je me loue ;  
Mais regardez bien mon eau ,  
Vous n'y verrez pas de boue.  
Je m'écoule , à petit bruit ,  
Et , partout fur mon passage ,  
Plaine , bosquet , pâturage ,  
Tout s'engraiffe , tout fleurit.....  
La Prairie , impatiente ,  
Dit , le ciel en soit beni :  
La gloire en revient à lui ,  
Qui vous ménagea la pente.  
Mais si , changeant de niveau ,  
Vous tombiez d'un peu plus haut  
Que ce torrent si coupable ,  
Vous seriez plus intraitable.

F A B L E S.

3

Plaignons les gens dont les penchans sont  
forts :

Il doit leur en coûter pour vaincre la nature :  
Quand ils font mal , fans doute ils ont des  
torts ,  
Mais Dieu seul en fait la mesure.

---

F A B L E II.

*Le Courfier & sa Mère.*

UN courfier venant de la guerre,  
Contoit à madame sa mère ; ...  
Arrêtons-nous pour un moment.  
Fut-il une dame Jument ? ...  
S'il en fût ! voyez l'héraldie ,  
En Angleterre , en Tartarie :  
On y met haut les rateliers :  
Malheur aux demi-roturiers ;  
On prouve soixante quartiers ,  
Pour entrer dans telle écurie.  
Notre courfier disoit , maman ,  
Il faut me voir dans la carrière :

A ij



J'effleure à peine la poussière ,  
Et semble , en mon rapide élan ,  
Un tourbillon , un ouragan.  
Ah ! si vous voyez ma crinière  
Se déployer au gré du vent !  
Mon œil , comme il est flamboyant !  
Il feroit pâlir la lumière.  
L'écume qui blanchit mon frein  
Couvre de perles le terrain ;  
Et , ce n'est pas une chimère ,  
Car je le tiens de mes rivaux ,  
Il me sort du feu des naseaux.  
Aussi crois-je que , de ma gloire ,  
On a dû vous entretenir ;  
Mais il me faut la soutenir.  
A mon âge on ne peut dormir  
Que dans le sein de la victoire.  
Cherchons des lauriers à cueillir :  
Si je pouvois orner ma tête ,  
De celui qu'ici l'on apprête  
A qui saura le mieux courir ,  
Je pourrois m'en enorgueillir.  
Mon fils , ce sont des jeux d'adresse ,  
Dit la Jument : il faut de l'art ;  
C'est le fruit d'une école à part.

## F A B L E S.

La palme qui vous intéresse,  
Un bidet peut vous la ravir ;  
Abandonnez cette fumée  
A ceux qui s'en voudront nourrir.  
Quand , à la haute renommée ,  
La fortune vous a conduit ;  
Ce qui n'ajoute rien , détruit.

---

## F A B L E III.

### *La Pipée.*

UN jour , une bande d'oiseaux ,  
Qui n'avoit jamais vu ni filets ni réseaux ,  
Se laissa prendre à la Pipée.  
Sachons comment elle y fut attrapée.  
Une paire de jouvenceaux ,  
Vient pour leur tendre des gluaux ,  
Près d'une ravine écartée ,  
Où l'on voyoit couler une nape argentée ;  
L'un d'eux faisoit raisonner un appeau ,  
L'autre attendoit qu'on fût tombé dans le  
panneau ,  
Faisant jouer un fil , qui tiroit par la patte

Un geay , sur la terre attaché ,  
Qui croit comme un geay qu'on auroit  
écorché.

Un geay , dans la douleur , est un objet qui  
flatte :

Cet animal , babillard & goulu ,  
Est du peuple ailé mal - voulu ,  
On prend plaisir à le voir dans la peine ;  
On vient pour s'en donner l'aubaine.  
Ah ! disoit , d'un air de mépris ,  
La commère margot la pie ,  
Mais qu'a donc ce vilain , pour pouffer les  
hauts cris !

Il attrapera la pépie.

Et puis , de s'approcher pour mieux pren-  
dre sa part

De l'infortune du braillard ,  
Et d'inviter la bande alerte ,  
Que les accens trompeurs , imités d'un oi-  
seau ,

Avoient fait venir en troupeau ,  
Pour partager la découverte  
Des trésors réunis dans un joli séjour ,  
Que n'égaloit aucun des fites d'alentour.  
De graines la terre est couverte :

Un ruisseau, qu'ombrageoient des feuilla-  
ges épais,

Invitoit à jouir au frais

D'une abondance à leurs besoins offerte ;

Les oisillons se laissoient entraîner.

Un vieux merle, bon camarade,

Plânant au haut de l'embuscade,

Autant qu'un merle peut plâner,

Crioit ; laissons le geay ; qu'il se tire des  
ferres,

Où son mauvais destin l'a mis !

Fuyons, fuyons, mes frères, mes amis,

Qui ne verroit un piège, ici, n'y verroit  
guères.

Tout m'y devient suspect, grains, ombrage,  
ruisseau,

Il va nous en coûter & la plume & la peau.

Le merle a beau crier ; car la troupe indis-  
crète

A mis, de tous côtés, le pied sur la baguette ;

On y reste englué. Comment se dégager ?

Pour arracher la patte, on trépigne, on  
chancelle ;

On finit par engager l'aîle ;

Les oiseleurs vont tout gruger.

Nous sommes conformés de forte ,  
 Quand un objet nous entraîne vers lui ,  
 Qu'il est rare qu'on s'en rapporte  
 A l'expérience d'autrui.

---

## F A B L E I V.

*Le jeune Lion & le vieux Tigre.*

U N Lion voulut voir le pays étranger ,  
 Comptant en revenir plus savant ou plus  
 sage ;

Il avoit le cœur haut , comme l'esprit léger.

Sans compagnon , il se met en voyage.

Tout jeune , & présumant de foi ;

Accoutumé , dès le bas âge ,

A voir gens de son parentage ,

Aux autres animaux donnant par-tout la  
 loi ,

Et prévenu de cet adage ,

Qu'il est permis de tout tenter ,

Et qu'il n'est rien à redouter

Pour qui joint la force au courage.

Chassant par le chemin , il avoit pénétré

F A B L E S.

Dans un désert de l'Hircanie.  
Que si son ascendant par-tout s'étoit montré,  
C'est qu'il n'avoit rien rencontré  
Qui balançât sa force ou son génie ;  
Mais il est en des lieux qu'un Tigre suranné  
Désolé par sa tyrannie ,  
Un Sauvage du lieu ( c'étoit, je crois , un  
Chat ,  
En qui haine & frayeur se tenoient com-  
pagnie. )  
De l'abord du Lion en cet âpre climat  
A déjà fait rapport à sa hauteffe ;  
Et dès l'instant sa Majesté Tigresse  
Calcule , & digère le plan  
Qui doit la délivrer d'un hôte trop puissant.  
Il se charge d'un Daim , pris dans la matinée ,  
Va se coucher , contrefait l'endormi ,  
Comme ayant fini sa journée ,  
Sur le chemin de l'ennemi.  
Celui-ci de très-loin reconnoît la livrée ,  
La masse qu'elle couvre engorgeant le  
détroit  
Qui forme ce passage étroit.  
Pour réveiller le monstre à robe bigarée  
Il se met à rugir ; mais c'étoit sans courroux

- Comme pour dire : “ Rangez-vous !  
 „ Je veux passer. „ Le Tigre , à cette an-  
 nonce ,  
 De l'affoupissement soudain semble sortir ,  
 Et , sans paroître y réfléchir ,  
 La prompte obéissance est sa seule réponse.  
 Le voilà de côté ! .. “ Quoi , Monseigneur ,  
 „ c'est vous !  
 „ Que nous devons bénir le ciel qui vous  
 „ envoie !  
 „ Jugez si votre aspect doit nous combler de  
 „ joie ,  
 „ Au récit du danger qui nous menaçoit  
 „ tous !  
 „ Mais la fatigue du voyage  
 „ Pourroit vous avoir éprouvé :  
 „ Ce gibier , ce matin , sous mes pas s'est  
 „ trouvé ,  
 „ Daignez en agréer l'hommage ;  
 „ Vous en aurez chez moi du mieux affai-  
 „ sonné.  
 „ Vous nous trouverez sous les armes :  
 „ Et ma famille & moi sommes dans les  
 „ allarmes :  
 „ Tout le pays est consterné.



- „ Jusqu'ici le dragon nous avoit fait la  
 „ guerre ;  
 „ En nous liguant nous fumes si bien faire,  
 „ Qu'intimidé par nos efforts ,  
 „ Il n'osa plus sortir de son repaire :  
 „ Mais , depuis quelques jours , par des fe-  
 „ crets ressorts ,  
 „ Il fait venir , sur cette terre ,  
 „ L'Hydre , qui nous est étrangère.  
 „ On ne verra jamais monstre plus effrayant.  
 „ S'élève - t - il en l'air ?... tout en se dé-  
 „ ployant ,  
 „ Le terrain, couvert de son ombre ,  
 „ Est offusqué de la nuit la plus sombre.  
 „ Il ne s'abat jamais sans être dangereux ,  
 „ Et si , par hasard , on l'évite ,  
 „ On est arrêté dans sa fuite ,  
 „ Par les effets mortels d'un souffle veni-  
 „ meux.  
 „ Le sifflement affreux qui sort de ses trois  
 „ têtes  
 „ Egale celui des tempêtes ,  
 „ Et ce danger , qui nous poursuit ,  
 „ Redoubleroit encor pour nous pendant la  
 „ nuit ,



„ Qui pour lui n'est jamais obscure :  
 „ Heureusement que la nature  
 „ Permet, ici, qu'en quelque cavité,  
 „ Nous puissions reposer pendant l'ob-  
 „ curité.  
 „ Au milieu de cette détresse,  
 „ Le ciel qui pour nous s'intéresse,  
 „ Par un de ses devins nous a fait déclarer,  
 „ Qu'un Héros inconnu viendrait nous  
 „ délivrer ;  
 „ De ses bontés, votre auguste présence  
 „ Devient une ferme assurance.  
 „ L'Hydre va succomber ; son empire est  
 „ détruit :  
 „ Sur votre front son destin est écrit.  
 Le nouvel hôte écoute & mange,  
 Savourant à la fois le Daim & la louange.  
 Qu'il soit attiré dans ces lieux,  
 De l'ordre & par le choix des Dieux  
 Pour achever une aventure,  
 Tenant assez du merveilleux,  
 Pour rendre le Tigre peureux,  
 Lui semble être dans la nature.  
 Rassurez-vous, dit-il, sur ma valeur :  
 Nous irons dans votre famille ;

Le

Le confiant espoir , qui dans mon ame brille,  
Va bientôt passer dans la leur.

Je brave votre monstre & toute sa fureur ;  
C'est à lui de trembler de peur.

Si j'en crois mon instinct , qui jamais ne  
m'égare ,

Il ira siffler au tartare.

Tout en tenant de semblables discours ,  
Du Tigre on trouve la retraite.

On ne voit là que pattes de velours ;

Tout y promet sécurité parfaite ;

Contre tous les périls on s'y croit rassuré :

On s'endort ; on est dévoré.

On arrive là-bas honteux de sa défaite ;

Par des rugiffemens on étonne l'enfer ,

En apprenant que l'Hydre étoit un conte en  
l'air.

## F A B L E V.

*Les nouvelles Balances.*

QUAND la Justice abandonna la terre,  
Il fallut bien y laisser un Agent,  
Un Résident, ayant un caractère,  
Et dans ce cas, le choix, qui fut prudent,  
Ne tomba pas sur une aventurière;  
Mais sur Thémis, une dame ouvrière,  
Dont un seul trait peut faire le tableau.  
Sous la Déesse elle avoit le bureau.  
Voilà mes Poids, & voilà ma Balance:  
Servez-vous en, ma sœur, en conscience.  
L'homme n'est pas un être accommodant:  
Votre travail est un peu rebutant;  
Vous en aurez, au ciel, la récompense.  
Et vers l'Olimpe elle a pris son élan.  
De son emploi Thémis voit l'importance:  
Elle conçoit qu'elle a besoin d'un plan;  
Dans son début tout tire à conséquence.  
Suivant l'avis que donne la prudence;  
Il faut, d'abord, couvrir sa nudité;

Quelque imposant que dût être l'emblème ,  
Les mécontents ne l'ont pas respecté.

Par le dehors , entâmons le système :

Drappons-nous bien ; qu'un brillant incarnat

Fixe d'abord les yeux par son éclat ,

Et que le blanc , qui s'étale en fourure ,

Du vêtement fasse la garniture.

Nous annonçons , sous la double couleur ,

L'aménité tempérant la rigueur.

Notre Palais est d'une forme ovale :

On nous y voit en plein de toutes parts ;

Il faut pouvoir échapper aux regards ;

Il nous convient qu'il soit fait en dédale.

Quant à notre art , qu'il devienne profond :

Qu'en procédant , rien n'y soit uniforme ,

Et le mieux est d'inventer une forme

Qui puisse faire évanouir le fond.

La dame alloit minuter l'ordonnance :

Mais un quidam lui demande audience.

C'est l'intérêt , jusqu'alors éconduit ;

Dessous sa mante il apporte du fruit.

Eh, qu'il est laid ! cachez-vous sous ma robe ,

Que son ampleur aux regards vous dérobe ,

Sur-tout à ceux de qui je fus le choix ;

Occupez-vous d'étalonner mes poids.

## F A B L E V I.

*Le Satyre & la Nâïade.*

**E**N se jouant dans les campagnes,  
 Avec les Nymphes ses compagnes,  
 La folâtre Dircé fit la conquête, un jour,  
 D'un monstre fait pour effrayer l'Amour.  
 C'étoit un vieux Satyre, à la mine effrontée.  
 Dès qu'il la voit, un transport le faifit.  
 Il court, mais dans les eaux la belle s'est  
     jetée,  
 Et du fond du fleuve elle en rit;  
 Envain l'Amant voudroit la fuivre;  
 S'il court au mieux, il nage mal.  
 Il a, de plus, un défaut capital,  
 Au fond des eaux il ne pourroit pas vivre;  
 Que fera-t-il? il cherche à l'attendrir.  
 Chaque jour, couché fur la rive,  
 Il chante d'une voix plaintive  
 Tous les maux qu'on lui fait souffrir.  
 La Nimphe écoute & fe retire  
 Près de la Dèité qui gouverne l'empire

A qui le sort l'affujettit.  
Comme elle rit , elle veut faire rire ,  
Et chante la chanson qui suit.  
Charmante Divinité ,  
L'Amour me tourne la tête  
Pour un Satyre édenté ,  
Un demi-Dieu , plus que bête.

Son nez , fait en cornichon ,  
Descend jusque sur sa lèvre ;  
Il a des cornes au front ,  
Court avec des pieds de chèvre.

Quand , sur sa flûte à sept trous ,  
Pour moi sa flamme s'explique ,  
Il rend les canards jaloux  
Des charmes de sa musique.

S'il veut prendre des ébats ,  
Qu'à la danse il se trémouffe ,  
On lui voit , à chaque pas ,  
Arracher l'herbe & la mouffe,

Est-il caché dans un coin ?  
Il s'en faut bien qu'on l'ignore  
On le devine de loin ,  
A l'odeur qui s'évapore.

Nymphes , félicitez-moi ;

Ma fortune est fans seconde :

Car j'ai rangé sous ma loi

Le roi des Bouquins du monde.

Les Nymphes de la cour , se prenant par la  
main ,

Dansent en rond le branle , & chantent en  
réfrain.

Pendant que , sous les eaux , on fait toute  
sa joie

Des maux dont l'Amant est la proie ;

Celui-ci , désolé d'essuyer des refus ,

Fait une prière à Plutus ;

Lui demande un trésor , l'obtient fans ré-  
sistance ;

Le Dieu se montre à lui rempli de com-  
plaissance.

Il refuseroit Apollon ;

Mais pour un vieux Satyre , non . . . .

Vas fouiller dans cette montagne.

Le client court , & ses ongles crochus

Ont bientôt déterré les biens qu'il a reçus.

Des perles & de l'or ! regagnons la cam-  
pagne ,

Allons aux lieux que fréquente Dircé.



Il la voit, & répand ce qu'il a ramassé.  
Le piège en vain n'est pas dressé :  
A la Nimphe il tourne la tête.  
Adieu les fleurs qu'autrefois on cueillit ;  
A ses regards la jonquille pâlit ,  
Narcisse est blême auprès de la perle qui luit,  
Ce n'est plus à lui qu'on fait fête ,  
Bientôt la poche est comble, & le sein se  
remplit.  
A prendre ce qu'elle désire ,  
Quatre mains ne pourroient suffire.  
Le Satyre observoit ; il accourt ; il est là.  
Qu'arriva-t-il ? il l'époufa.  
Même je tiens d'un homme , en qui le savoir  
brille ,  
Qu'on en vit naître une famille.  
Il avoit vu les petits nourissons  
Demi-bouquins , demi-poissons.

---



## F A B L E VII.

*La Houlette , la Musette & le  
Chapeau.*

**L**A fable , libre en ses écarts ,  
 Prend ses héros de toutes parts ,  
 Sans que la critique l'arrête :  
 Elle s'en allarme fort peu.  
 Elle fait un docteur de la plus lourde bête ,  
 Et fait déraisonner un Dieu.  
 Mais pourroit-elle animer une planche ?  
 J'en tiens la preuve dans ma manche ,  
 Si les élèves d'Apollon  
 Font raisonner un violon.  
 On vous dira , les murs ont des oreilles.  
 Un bloc de marbre , un buste de Memnon ,  
 Frappé du jour rendoit du son :  
 Et l'on m'ôte le droit d'opérer ces merveilles  
 A moi ! membre du grand-Conseil  
 De ce hardi cocher qui mène le soleil !  
 Lecteur , je demande audience ,  
 Ma thèse tire à conséquence.

„ *Les fagots ne sont pas si bêtes que l'on pense.*  
Je prétends le prouver par un bon argu-  
ment ,

Et qu'un manche à balai peut rendre un  
jugement.

Du juge proposé, si l'on craint l'influence,  
Qu'on décline la compétence ;  
Pour moi dans ma preuve j'avance.  
Ne peut-on, d'un manche à balai,  
Tirer de quoi faire un sifflet ?  
Voilà déjà que mon dilème,  
A rendu l'Aristarque blème ;  
Il est déconfit, stupéfait :  
Déjà vaincu, puisqu'il se tait.  
Peut-être craint-il pour lui-même ;  
Nous, fidelle à notre système,  
Animons l'acteur qui nous plait.  
Le soleil brûloit la plaine,  
De vent pas la moindre haleine ;  
Vers le penchant d'un côteau,  
On voyoit, près d'un ruisseau,  
Des moutons la panse pleine  
De cresson, de marjolaine,  
Se rafraîchir le museau,  
Au courant de la fontaine.

A deux pas , fous un ormeau ,  
Colin , maître du troupeau ,  
Dormoit sur le fein d'Annette.  
A leur côté la mufette ,  
Groupant avec la houlette ,  
Et par-deffus le chapeau ;  
On voit d'ici le tableau.  
Que fi quelqu'un s'en arrange ,  
Troquons-le contre un Vateau ,  
Nous ne perdrons pas au change.  
Au moins , rappelez - vous bien ,  
Que , dans ma caricature ,  
Le ciel & la créature  
Tout est muet , jufqu'au chien.  
Hors ronfler , on n'entend rien ;  
Quand , tout-à-coup , la mufette  
Pouffe un foupir ; . . . . qu'avez - vous ?  
Lui demande la houlette.  
J'ai , que vous m'affommez tous ;  
Rangez - vous , que je respire ;  
Est-il befoin de vous dire  
Que je fuis un instrument  
A qui ceux de votre espèce ,  
A-part toute politeffe ,  
Doivent du ménagement !

Ah ! quand j'étois à la ville...  
Oh ! que vous faites l'habile !  
Et que vous montrez d'humeur !  
Dit la houlette ; ma sœur ,  
A la ville on vous vit naître ,  
Et sous les doigts d'un bon maître  
Vous raisonniez joliment ,  
Quand on vous gonfloit de vent ;  
Mais nous sommes au village ,  
Il faut s'y payer du son  
Qui sort de votre bourdon.  
Vous êtes d'un foible usage ;  
Dans le fait , ce n'est pas vous  
Qui faites trembler les loups...  
Mais , voyez l'impertinente !  
Que dites-vous , insolente !  
On alloit venir aux coups.  
La rixe étoit véhémente : (1)

---

(1) *La rixe étoit véhémente. Vehementer rixabantur*, eût pu dire Phédre ; Sanadon eût traduit : *On se querelloit chaudement*. Et l'image, vu les Acteurs qui sont sur la scène, auroit été ridicule ; on a cherché à l'éviter, en parlant latin, en françois. Cette note très-longue, sur une négligence apparente, répond à quelques critiques de négligence que l'Auteur paroît s'être attirées.

Quand une voix dit : Tout beau !  
C'toit celle du chapeau.  
Ecoutez ! race femelle,  
Craignez que votre querelle  
Ne fasse aboyer le chien.  
Moi , de rien je ne me pique ;  
Voyez cet homme de bien ;  
C'est ici l'acteur unique :  
C'est lui qui fait la musique ;  
Aux loups , lui seul fait la nique ;  
Sans lui , vous ne faites rien.

---

## FABLE VIII.

*Le Voyage d'Apollon & de Neptune.*

NEPTUNE & le bel Apollon,  
Alloient pour bâtir Ilion.  
Ceci n'est point historiette :  
C'est une anecdote secrète ,  
Qu'ignora l'aimable Nafon , (1)  
Je la tiens de Laomédon : (2)  
Je ne fais plus pour quelle échaufourée ,  
Nos Dieux étoient bannis de l'Empirée.  
Quelqu'intrigue. . . il en est là-haut :  
Toutes les cours ont ce défaut.  
Où nous porter ? dirent-ils ; à Pergame , (3)  
Dit Apollon : mais , il y fait bien chaud ,

---

(1) Nafon est le furnom d'Ovide.

(2) Laomédon , roi de Troie , au temps de la fable , où il est fait mention du rétablissement des murs de Troie par Neptune.

(3) Pergame est un des noms de la ville de Troie , comme Ilion.

Répond Neptune.... & c'est ce qu'il me faut ;

Je fais des vers , & le climat m'enflamme ,

En pays froid , ma veine se morfond.

Neptune , alors , le roi de ce canton ,

Est généreux : rien ne nous fera faute ;

Je serois volontiers son hôte ,

Et compte prendre une profession ,

Mais il faut déguiser notre état , notre nom.

Le parti pris , on s'achemine.

On trouve au pied d'une colline ,

Un homme tout pensif , qui gardoit des  
moutons.

Excuse , dit Phébus , si nous te dérangeons ,

L'ami , fais nous part , je te prie ,

Du sujet de ta rêverie.

Parbleu , regardez la prairie ,

Dit le manan , voilà de quoi faire rêver ,

Car tous mes moutons vont crever.

Frère , dit Apollon , montre ton industrie :

On veut de l'eau , fais en pleuvoir :

Tires-en de ton abreuvoir.

Neptune agit. Les vents reconnoissent l'em-  
pire

Du Dieu de l'humide manoir :

En un instant , leur diligence attire

De quoi noyer tout le terroir ;  
Heureusement les Dieux trouvent sur leur  
passage ,

Un asyle contre l'orage.

Un laboureur s'y désoloit.

Quelle saison défordonnée !

Plus de moisson : qui s'attendoit

A ce déluge , en tel temps de l'année ?

Oh ! très-assurément, il faut

Que tout le ciel soit en défaut ;

Vive le sec ! réparons le dommage ,

Dit Neptune , éloignons l'orage.

Mes gens ont fait plus que je ne voulois ,

Ils ont noyé , quand j'arrosais ;

Le mal n'est pas si grand , peut-être ;

De réparer on est le maître.

Phébus ! ordonne à tes rayons

De bien dessécher les fillons ;

Le Dieu , docile à la prière ,

Embrâse à l'instant l'athmosphère ;

Ah ! s'écrioit un jardinier ,

Plus de terreau , plus de fumier ,

Et le torrent qui les entraîne ,

Avec eux emporte ma graine ;

Et , quand j'y veux remédier ,



Le soleil qui perce la nue ,  
 Vient , frappant sur ma tête nue ,  
 A l'improviste m'accabler ;  
 Tout conspire à me désoler.  
 Je ne fais pas qui nous gouverne ;  
 Mais , pour le certain , on nous berne  
 Dès qu'elle entendit ce propos ,  
 On conçoit bien que l'engeance céleste ,  
 En tournant bien vite le dos ,  
 Dut s'éloigner , sans demander son reste  
 A la cour de Pergame elle alla s'essayer ,  
 Et le roi la chargea d'une besogne utile :  
 Il s'agissoit de bien murer la ville ;  
 Furent-ils plus heureux , dans ce nouveau  
 métier ?  
 Non , car Laomédon , comme on lit dans le  
 texte ,  
 On ne fait pas sur quel prétexte ,  
 Les renvoya sans les payer.  
 Jupiter , quoique l'on en dise ,  
 S'inquiète ; son œil soigneux ,  
 Tout en souffrant que l'on médise ,  
 Veille sur l'homme & sur les Dieux.  
 De ceux qu'il a bannis , il a plaint l'avan-  
 ture ;

Il faut les rappeler. Vas, dit-il à Mercure;  
Fais remonter ici ce couple mal-adroit;

Il vent le bien, ce qui n'est pas, à faire,  
Aussi facile qu'on le croit.

Quand on connoit l'ensemble, on est moins  
téméraire.

## F A B L E I X.

*Le Philosophe à la Cour.*

**J**E ne fais à quel conquérant,  
Soit de l'Europe ou de l'Asie,  
Il vint un jour en fantaisie  
D'avoir à sa cour un savant.  
Ce savant étoit un vrai sage,  
Un grave & rare personnage.

Dès qu'on voit qu'en faveur de cet astre  
naissant,

Frais émoulu des leçons du portique,  
Le goût du prince ouvertement s'explique;  
Sur les tons les plus careffans,  
L'adroite & basse politique  
Vient lui prodiguer son encens.

On n'en épargna pas la dose ;  
Il s'en répandroit moins pour une Apo-  
théose.

Cela réussit mal : tout lui sembla rampant ,  
Imbécille , faux ou méchant ,  
Sans connoissance ou sans mérite.

Le roi le fait , sa cour en est instruite.

On change de masque au plus vite.  
Nous flattons le pédant , & nous lui déplai-  
sons !

Puisqu'il veut de grands airs , nous l'en  
régalerons :

C'est sur ce nouveau plan qu'on règle sa  
conduite.

Il vit des importans de toutes les façons ;

Il n'eût tenu qu'au philosophe ,

S'il eut donné dans les airs fanfarons ,

De les juger tous de l'étoffe

Des Camilles , des Scipions.

Le nouveau jeu des Histrions ,

Lève à ses yeux toute équivoque ;

Il connoit son théâtre à fond.

Ces gens , dit-il , n'ont que la coque ,

Et ne font rien de ce qu'ils contrefont ;

Alors le roi finit la comédie.

Messieurs, dit-il, la trame est mal ourdie,  
 Vous chargez trop : vous n'en imposez pas ;  
 On voit à nud le personnage ;  
 Je suis, pour vous, fâché du cas ;  
 Mais les gens hauts & les gens bas  
 Sont de niveau pour l'œil du sage.

F A B L E X.

*Mercuré , le Pelerin & le Brigand.*

**M**ERCURE étoit jadis un Dieu bien  
 employé ;  
 D'abord, de Jupiter il étoit l'envoyé,  
 Et, botté jusqu'à la ceinture,  
 A la fois, facteur & courrier,  
 Sans jamais quitter l'étrier,  
 Du haut en bas, de la nature,  
 Il alloit faisant le métier,  
 Joignant celui de conseiller,  
 Quand, dans certaine conjoncture,  
 Une affaire n'étoit pas mûre ;  
 Il conduisoit jusqu'au triste manoir  
 Ceux que la Parque y faisoit choir.

C'étoit, à chaque instant, une nouvelle  
armée ;

Graces aux soins du sage conducteur,  
La marche étant par lui de toutes parts  
fermée,

Jamais on n'y vit déserteur.

Premier président des échanges,

A tous les marchés surveillant,

Inventeur des changes, rechanges,

De l'agiot & du bilan,

Il fut de plus professeur d'éloquence ;

C'est à lui qu'on doit la science,

L'art sublime de délayer

Les faits & les raisons dans un volume im-  
mense,

D'en bien fouetter le cahier,

Et les pavots de l'audience.

Est-ce tout ? non ; pour mieux, il faut que  
je les cite,

Les poètes n'ont pas senti tout son mérite :

Il fit une leçon à tous les protecteurs,

Quand, Patriarche des voleurs,

Jusqu'à s'occuper d'eux, sa bonté rabaisée,

Leur sauvant le rès-de-chauffée,

Les fit mourir debout comme des empe-  
reurs.

Mais peut-il faire tant de choses ?  
Je cite les métamorphoses ,  
Livre qu'on ne peut rejeter.  
Socrate , on va nous l'objecter ,  
Crut que l'on pouvoit en rabattre :  
Mais, contre un, nous en avons quatre.  
Autrefois on croyoit aux Dieux ,  
Tout en alloit , je crois , bien mieux ;  
Et la sublime Cornélie ,  
Que tous les arts avoient polie ,  
Que ses enfans , pour l'égayer ,  
Amusoient par un plaidoyer ,  
Auroit juré par Poliphème.  
Nos dames s'en garderoient bien ;  
Ce qui conduiroit au problème ,  
S'il vaut mieux croire tout que rien.  
Au lieu de disputer , métier que je déteste ,  
Amusons-nous des jeux du messager céleste.  
Mercure , obéissant aux ordres de Jupin ,  
Fit rencontre sur son chemin  
De deux quidams , compagnons de voyage ;  
L'un alloit en pèlerinage ;  
L'autre feignoit qu'un important besoin ,  
Qu'une succession qui l'appeloit au  
loin ,

Le forçoit de se mettre en route.  
Le Dieu, qu'on ne voit pas, qui tous deux  
les écoute,  
En un moment les définit fort bien ;  
L'un est un galant-homme, & l'autre est un  
vaurien.  
La ceinture de l'un contient de la monnoie,  
L'autre, en son sein, n'a qu'un poi-  
gnard,  
Et, comme un vrai gibier de hart,  
De l'or de son voisin compte faire sa proie  
Sur le soir, dans un lieu désert,  
Une cabane ruinée,  
Depuis long-temps abandonnée,  
Vient de leur offrir le couvert.  
Cette solitude profonde,  
Où l'on ne voit, de tous côtés,  
Que précipices à la ronde,  
Pour les coups qu'il a médités,  
Paroît, au scélerat, un endroit très-  
propice ;  
Mercure, qui lui rend justice,  
Va le veiller. S'il protège un voleur,  
C'est autant que l'esprit préside à l'ar-  
tifice,



Dans la façon de prendre il veut de la  
pudeur.

Des assassins , surtout , jamais il n'est  
complice.

Des commodités du réduit ,  
Où la fortune les conduit ,  
Nos voyageurs ont déjà fait usage.  
La mousse leur compose un lit ;  
Il en est de plus durs , à ce que l'on m'a  
dit.

On a de quoi souper ; c'est du pain , du  
fromage ,

Que fera valoir l'appétit ;  
Il n'en falloit pas davantage.

Que boira-t-on ? vous me le donnez beau ,  
Le canton va fournir de l'eau.

Il est temps de dormir : on se met à son  
aise.

Le Sacripant quitte sa fraise ,  
Son haut de chauffe , son manteau ;  
De tout il a fait un rouleau ,  
Bien relié , par sa ceinture ,  
Et du climat brave l'injure  
Avec sa chemise & sa peau ;  
Il est vrai qu'il faisoit bien chaud.



Pour l'autre , bonne créature ,  
 Il se tapit à l'aventure ,  
 Vêtu des pieds jusques en haut ,  
 Au hasard de trouver sa couchette plus  
 dure ;

Que faire , quand on est de fatigue op-  
 pressé ?

Il faut courir au plus pressé :

Il dort déjà , le brigand examine ,

Balançant s'il doit opérer ,

Ou sur le champ , ou différer.

Cependant , tandis qu'il rumine ,

Un sommeil profond l'affoupit.

Les rêves , à ce que l'on dit ,

Tiennent toujours de la pensée

Dont , le jour , l'ame est tracassée.

Notre rêveur , sans en être distrait ,

Suit , en dormant , son barbare projet ;

Et , le cœur plus dur qu'une pierre ,

Il se lève , il saisit son arme meurtrière ,

Et perce de coups ce paquet

Que de ses hardes il a fait ;

La ceinture en est enlevée :

Dans son rêve , c'étoit la palme réservée ,

La couronne de son forfait.

Ce n'est pas sans l'avoir baifée  
 Qu'il la met autour de son corps ;  
 Puis , étouffant tous les remords ,  
 Après cette victoire aisée ,  
 Il prend , soulève , & même avec effort ,  
 Comme s'il enlevait le mort  
 Qu'il a cru dépouiller du fantasque trésor ,  
 Sa garde-robe délabrée ,  
 Court au précipice voisin ,  
 La fait rouler jusqu'au fond du ravin ,  
 Croyant , par-là , sa conquête assurée ;  
 Puis , vient sur son grabat attendre le  
 moment

De pouvoir compter son argent.  
 Aux premiers rayons de l'aurore ,  
 Notre assassins dormoit encore ;  
 Son compagnon , ayant mieux sommcillé ,  
 Par les rayons du jour est déjà réveillé.

Il touffe , il crache ; & ce petit mur-  
 mure ,

Sur un voisin qui n'a l'oreille dure ,  
 Fait son effet. Qui fut bien effrayé ?  
 Ce fut le monstre de Nature ;  
 Il avoit l'air d'un foudroyé ,  
 De surprise il auroit crié ;

Son camarade est là , riche de sa ceinture ,  
Lui , de sa propre fangle , il se voit relié ;  
Plus de paquet ; car son manteau de  
bure ,

Haut-de-chauffe , pourpoint , collet ,  
Rien n'est resté sur le parquet.

Le voilà nud , & , chose plus fâcheuse ,  
Il ne trouve point son poignard.

Son embarras se peint dans son obscur  
regard.

L'autre apperçoit sa mine désastreuse ,  
Et se prépare à lui faire favoir

Le nouveau plan qu'il vient de con-  
cevoir.

Dormez , dit-il , le jour vient de pa-  
roître ;

Vous êtes las : il se pourroit , peut-être ,  
Que vous eussiez besoin de reposer.

Moi , cette nuit , j'ai vu Mercure en  
rêve ;

Quelque raison que l'on pût m'opposer ,  
Par son avis , je dois vous proposer  
De marcher seul. Que la peste vous  
crève !

Mercure & toi , dit l'autre entre ses  
dents ,

Puisque c'est lui qui fait rêver les gens !  
 Dieu des voleurs ! si quelqu'un de la  
 bande  
 De ce brigand dont j'ai fait le portrait,  
 Se décidoit pour un semblable trait,  
 Fais-le rêver, je te le recommande ;  
 Surtout, avant qu'il ait méfait,  
 Protèges-le sur le gibet.

---

F A B L E X I.

*Le Calculateur & la Mer.*

UN Scrutateur de la nature,  
 De ces gens studieux, qui, la suivant de  
 près,  
 Aidés de l'instrument qui calcule, mesure,  
 Vont lui déroband ses secrets,  
 Se promenoit un jour sur une plage,  
 Tandis que le tyran de l'air,  
 Le fougueux Aquilon, n'écoutant que sa  
 rage,  
 Soulevoit les flots de la mer.

Tous, emportés d'une commune course,  
Ils se précipitoient du midi jusqu'à l'ourse;  
Leur mouvement impétueux  
Sembloit vouloir se dérober aux yeux.

Oh mer ! dit-il , ta violence  
Ne te met pas à l'abri des calculs ,  
Sous les efforts de la science,  
Bientôt les tiens deviennent nuls.  
Ce que veut l'homme , il l'exécute ;  
En comptant par une minute ,  
J'aurai l'état exact des flots que dans un an  
Pourroit voiturer l'Océan.

L'Ouvrier se met à l'ouvrage ;  
Un , deux , trois , quatre : il alloit ; mais  
l'orage  
Se renforçant , un tourbillon foudain',  
D'une fougue plus incertaine ,  
Agite la liquide plaine.

Notre Calculeur s'apperçoit qu'il a tort.  
Aux flots de l'Océan nos jours ont du  
rapport.

La passion qui nous agite ,  
Allonge ou raccourcit nos jours :  
Dont , cependant , rien n'arrête le cours ,  
Qui vers leur fin les précipite.

Selon qu'on souffre ou qu'on est soulagé,  
Le temps, ou s'échappe ou nous dure,  
Et notre sort est ainsi partagé ;  
Le bon temps n'est qu'en abrégé ;  
Celui qui nous trouve affligé,  
A l'éternité pour mesure.

---

## FABLE XII.

*L'Envieux & la Statue.*

UN Statuaire étoit jaloux  
De la Vénus de Praxitèle,  
Et ressentoit un grand courroux,  
Lui-même, la jugeant si belle....  
Si belle que, ceinture à part,  
L'original à la copie,  
Selon lui, dût porter envie,  
Tant, lui-même, en admiroit l'art.  
Que fait mon jaloux ? il épie  
Le moment où des curieux  
La foule enfin s'est éclaircie,  
Court au lit d'un ruisseau fangeux  
Pour y plonger sa main impie ;

Et, l'ayant de limon remplie,  
Du bout des pieds jusqu'aux cheveux  
Par lui Vénus en est fâlie,  
Et puis, d'un ton malicieux,  
Rappelant la foule ébahie :  
" Accourez superstitieux !  
„ Voyez l'Idole, elle est jolie ! „  
Mais le hasard veut que la pluie  
Survienne, &, du masque odieux,  
Enlevant la croute amolie,  
Fasse briller, tout de nouveau,  
Le marbre & l'effort du ciseau :  
Tel fut le succès de l'envie :  
Elle dût bien en enrager,  
Mais rien ne peut la corriger.

---

## FABLE XIII.

*Le Cochon gras.*

**G**UILLAUME marioit sa fille Jeanneton;  
C'étoit un des Fermiers les plus gras du  
canton.

Il s'adonife, il s'endimanche....

Il s'adonife en cheveux plats ;

Chapeau clabaud , cravate blanche.

Pourpoint de drap , gros boutons , courte  
manche ;

S'arme du plus noueux d'entre fes échalats ,

Sort , & s'en va convier sa famille,

„ Ah ça ! notre coufin Colas ,

Demain , nous marions ma fille ;

Tous les jours , comme on dit , cela n'arrive  
pas ;

Partant , vous y viendrez : puisqu'enfin , c'est  
le cas.

Coufin , c'est parler comme un charme

Nous irons tous , repart coufin Colas ,

Ma femme , moi , notre fils le Gendarme ,



Qui revient de la guerre , & notre Cochon  
gras.

Votre Cochon ! c'est très-bien dit , com-  
père ,

Et vous & lui ferez les bien reçus . „

Sur ce propos , bras deffous , bras deffus ;

En se quittant , on s'embrasse , on se ferre.

Guillaume part ; mais le beau de l'affaire ,

C'est que , témoin de ce complot ,

Le Cochon gras n'en perdoit pas un mot.

“ Poules ! Oifons ! si de moi on s'enquête ,

„ Je reviendrai bientôt , je ne vais qu'à la  
fête. „

Il part au trot : il arrive au logis

Des mariés. Le couvert étoit mis ,

Couteau fur hanche , & bonnet blanc en tête

Le cuisinier n'attendoit que la bête.

---

## FABLE XIV.

*Le Roi Caillou.*

**U**N Puits d'une grande importance ,  
Par son utilité , par sa belle ordonnance ,  
Placé tout au milieu des fables Africains ,  
Se voyoit révééré de tous les Marocains.  
Un dôme supporté par un cône solide ,  
Et couronné par une pyramide ,  
Repoussant du midi la brûlante chaleur ,  
Y conservoit en tous temps la fraîcheur.  
La Nayade , à l'envi , par des routes cachées  
Venoit renouveler ses ondes desséchées ,  
Que ne ménageoient pas , aux troupeaux  
altérés ,  
Les Pâtres du canton sur son bord attirés ;  
Tout voyageur lui rendoit son hommage.  
De l'abri de son dôme frais ,  
Devenant un peu moins sauvage ,  
La rediseuse Echo s'étoit fait un palais ;  
Au moindre bruit , cette sempiternelle

S'éveilloit; & du fond de l'ancre harmonieux  
 Pouffoit des sons nourris qui portoient jus-  
 qu'aux cieux

Ses sœurs babillardes comme elle ,  
 Car , ayant rassemblé les échos d'alentour ,  
 Elle en avoit formé sa cour.

Mais , où nous conduit l'étalage  
 De ce Puits ? Il conduit... je m'en vais vous  
 dire où :

Un enfant y jette un caillou ,  
 Ramassé dans le voisinage ,  
 De ceux qu'on foule aux pieds , qu'on ap-  
 pelle *moëlon* ;

Que l'on peut employer , *pour une occasion* ,  
 Avec l'aide de la truelle ,  
 Qu'on se jette à la tête au fort d'une que-  
 relle ;

Le caillou frappant sur le bord ,  
 Dont il éprouve le ressort ,  
 Tombe , & va se plonger au beau milieu  
 de l'onde ;

Imaginez le bruit qui se fait à la ronde :  
 Cédant au poids du nouvel habitant ,  
 L'eau , pour lui faire place , en anneaux  
 s'écartant ,

S'émeut, frémit, jaillit, & *comme toute en transe*,

Va gagner la circonférence ;  
La jaseuse d'en haut, & celles d'alentour,  
Répètent ce fracas, mais à vous rendre  
sourd :

Tandis qu'entraîné par sa masse,  
Le caillou, bravement, va se mettre à sa  
place.

Au beau milieu, dès qu'il est arrivé,  
Il se voit sur un sable uni, même élevé,  
Et calcule son aventure . . . . .

Tout le bruit qui s'est fait semble de bon  
augure,  
Et, parmi certains sons plaintifs & doulou-  
reux,

On en distinguoit des joyeux.  
Succès d'autrui nous paroît une injure :  
On ne triomphe pas qu'on n'ait des envieux ;  
Tout se montre d'ailleurs sous un aspect  
heureux.

On a vu le respect écarter du passage  
Ceux auxquels on faisoit ombrage.  
Voici donc mes états, dit-il, & mon palais ;  
Tout m'annonce qu'ici je vais regner en  
paix.

Mais j'apperçois que ma présence ,  
 Le rang où l'on me voit admis ,  
 Impose à mes sujets soumis ,  
 L'inaction & le silence ;

On attend que je fois remis de mes travaux ,  
 Pour me présenter un hommage.  
 Que ma bonté les encourage.

Holà ! venez , tous mes vassaux ,  
 J'accepterai , plein de reconnoissance ,  
 Le tribut empressé de votre obéissance ,  
 Si vous êtes à moi je serai tout à vous ,  
 J'en jure , foi de prince des Cailloux.

A cette auguste rapsodie ,

On peut juger quel fut l'étonnement  
 De la république arrondie ,  
 On eut pâmé de rire en tout autre élément.

Une Ranne malicieuse , (1)

Etrangère en ce lieu , se députe à l'instant.  
 „ Salut au roi , dit la bête railleuse ,

(1) Ranne , espèce de grenouille allongée , petite ; c'est celle qui grimpe sur les arbustes. Quand les temps veulent changer , on est surpris dans une forêt dont le terrain est humide , d'entendre en l'air le croassement des grenouilles : celle-ci ne peut se manger.

Nous aurons un prince excellent.

Jupin , dans sa munificence ,  
Aux grenouilles mes sœurs fit autrefois  
cadeau ,

On le fait , d'un roi soliveau.

Montrez vos lettres de créance ,  
Et, toute la première , à me rompre le cou ,  
Je vais crier , vive le roi Caillon. „  
L'impudenté , à ces mots , faite sur le me-  
narque ,

Non sans lui laisser quelque marque  
De son respect le plus profond ;  
C'étoit des traces de limon.

---

## F A B L E X V.

*La Marmotte & le Singe.*

UNE marmotte furannée,  
Qui dormoit moitié de l'année,  
Et qui, l'autre, dançoit fort mal,  
Lorsqu'il falloit donner le bal,  
Sur un char qui menoit en ville  
Toute une bande de vauriens,  
Tant ours, singes, guenons, que chiens,  
Prit un jour querelle avec Gille;  
Ce Gille étoit un singe habile  
Faisant des tours très-amufans :  
Grand écuyer, sauteur agile,  
Sachant jouer à croix ou pile,  
Et grimacier des plus plaisans ;  
D'ailleurs, un fort bon camarade,  
Hors quand on servoit la salade :  
Car, avant qu'on eut fait les parts,  
Il en escamotoit trois-quarts.  
En cheminant pour se distraire,  
On raisonnoit un peu de l'art ;

On se louoit, c'est l'ordinaire.  
Le talent se montre fans fard.  
A quoi bon tant de modestie ?  
De s'en masquer on est bien sot.  
Le public, quand on s'humilie,  
Est tout prêt à vous prendre au mot.  
Le finge disoit : " Pour la foire  
On m'attend : on n'attend que moi.  
Si je manquois, on peut bien croire,  
Que tout iroit en défarroi,  
Hâtons-nous, crainte qu'on ne hue  
L'entrepreneur & sa recrue.  
Oui ! je le pense comme vous,  
On a très-grand besoin de nous,  
Dit la marmote : fans la danse,  
On doit s'ennuyer à périr ;  
Et l'entreprise doit souffrir,  
Du défaut qu'y fait ma présence,  
La danse est l'âme du plaisir.  
Je ne veux pas m'enorgueillir  
Des succès que j'eus en province :  
Mais voyez la boîte où je suis ;  
Ce cadeau-là me vient d'un prince ;  
Je fus dissiper ses ennuis.  
L'entreprise étoit difficile ;



Des tours, il en auroit vu mille,  
Sans être dupe de ce jeu.  
Je danse, & le voilà tout feu.  
Oh, oh! madame la marmote,  
Dit le finge, votre talent  
Est de danser comme l'on trote.  
Vous parlez comme un impudent,  
Un tabarin, dit la danseuse, ...  
Et vous, tout comme une écosseuse,  
Lui répond le finge ahuri. „  
A ce mot, il s'élève un cri,  
Capable de percer l'oreille.  
La bande des chiens qui sommeille,  
Tout-à-coup s'éveille en sursaut,  
Et le prend sur un ton si haut,  
Que, sa voix dominant sur elle,  
Change en vacarme la querelle,  
Et, sans le fouet du charetier,  
On ne cesseroit d'aboyer.

Voyant en qui, pourquoi, l'orgueil se ma-  
nifeste,  
On auroit du plaisir à devenir modeste,  
Et cela viendroit à propos :

Car pourquoi loin de nous mandier des  
exemples ?

La poésie avoit jadis des temples.  
Quand l'orgueil de l'idôle écarta les dévots.

---

## F A B L E X V I.

*L'Avare & ses Dieux Pénates.*

**L**E feu prend chez Harpagon ,  
Notre homme accourt : il arrive ,  
Il se livre avec raison ,  
A la douleur la plus vive.  
Nul secours n'est de saison ,  
Et bientôt la flamme active ,  
Va devorer la maison.  
„ Dieux inhumains ! Dieux barbares !  
Dit le Cancre , demi-mort ,  
„ Dieux , que je servois à tort !  
L'avare , après ce transport ,  
Laisse - là , Pénates , Lares ;  
Il court à des objets rares ;  
Car ses dieux n'étoient pas d'or :  
Sur son dos met son trésor ;

Sort , & pour aller fans doute  
Enterrer en quelque lieu ,  
Son bien , son ame & son Dieu.  
Des voleurs font fur la route ;  
Ces brigands couroient au feu.  
Toujours , gens de cette espèce ,  
Dans le désordre ont beau jeu.  
„ Compagnons , dit l'un d'entr'eux ,  
La fortune nous caresse :  
Le butin vient nous chercher.  
Monsieur ! dirent-ils à l'homme ,  
Vous pliez sous cette somme :  
Vous risquez de trébucher ; „  
Il fallut bien la lâcher ,  
„ Oh désespoir ! oh furie !  
„ Courons à notre bucher :  
„ C'est trop endurer la vie.  
C'est ce que dit Harpagon ,  
Il retourne à sa maison  
Pour s'étrangler , pour se pendre ,  
S'il lui restoit un cordon ,  
Ou s'enterrer sous la cendre.  
Il trouve tout en charbon.  
Mais les Dieux , par leur puissance ,  
Ont préservé leur autel ;

Ils rompirent le silence ,  
 En voyant le criminel.  
 „ Eh bien , insensé mortel !  
 „ Connois-tu ton imprudence ?  
 „ Tu comptois pour rien tes Dieux ;  
 „ Vois , qu'il ne te reste qu'eux.

---

## F A B L E X V I I .

*L'Amour mort & ouvert.*

**D**EVANT la porte d'une belle ;  
 On trouve un amour étendu.  
 Il étoit mort , un voisin éperdu  
 En a bientôt répandu la nouvelle.  
 La foule arrive , & se met à jafer  
 Sur le désastre & qui l'a pû causer ;  
 Les uns disoient : „ Voyez comme il est  
                   blême ;  
 „ Il aura fait un trop rude carême :  
 L'autre : “ Il fait froid , mais un froid à  
                   périr ,  
 „ A cette porte on l'a laissé mourir. „  
 „ Le trait est bien digne de blâme ,

„ Etre cruel est une chose infâme,  
 „ Pour un enfant si joli, si mignon...  
 „ Vous vous trompez... Moi ! non, la chose  
 est claire.

Chacun tenoit à son opinion ;  
 On s'échauffoit, comme c'est l'ordinaire.  
 Quand d'Esculape un supôt vient s'offrir  
 À débrouiller tout-à-coup le mystère.  
 „ Amour est mort ? il faut l'ouvrir :  
 „ C'est le moyen d'éclaircir la matière. „  
 Il aiguise ses bistouris,  
 Et voilà l'enfant de Cypris  
 Fendu de la belle manière,  
 De son désastre on voit le nœud fatal.  
 Hélas ! la cruauté n'en étoit pas la cause,  
 Il eût vécu cent ans, s'il n'eût eu que ce  
 mal ;  
 Facilité : c'étoit la chose.

---

## F A B L E XVIII.

*Le Roi , l'Oracle & les Courtisans.*

**H**EUREUX qui n'a regret sur le passé,  
Ne crions pas , quand le présent s'envole :  
Plus d'un de nous en est embarrassé.  
Je suis de ceux que l'avenir console ;  
Mais je l'attends , & fuirais le miroir  
Dans lequel on le feroit voir.  
Un roi déjà sur le déclin de l'âge ,  
Sans être devenu plus sage ,  
Alla sur ses destins consulter Apollon ;  
Voici l'oracle , tout du long.  
„ A grand regret tu l'auras bue ,  
„ Celle qui doit causer ta mort.  
„ D'un bras , que toi seul as fait fort ,  
„ Eloigne la tête chenue.  
A cette réponse ambiguë ,  
On peut juger si le roi fut pensif.  
Un prince à deviner vainement s'évertue ;  
Un courtisan a l'esprit bien plus vif.  
„ SIRE , Apollon vous fait une morale ,

Et j. vois clair à travers le dédale  
De son oracle captieux.

Pourquoi, sortant de votre empire,  
Venir au loin vous faire dire,  
Ce qui nous crève à tous les yeux.  
Votre échançon vous empoisonne,  
Et la liqueur qu'il mixtionne,  
Que vous buvez avec plaisir,  
Tôt ou tard vous fera mourir.

Vos dons l'ont fait puissant, on vous en  
reprimande.

Eloignez-le de vous : le Dieu vous le com-  
mande ,

L'avis ne peut vous égarer.

Le zèle est le rayon qui vient de m'éclairer.»

Ce discours au roi faisoit faire  
Quelque peu de réflexion.

Quoiqu'amateur de bonne chère,  
Surtout des vins de l'Echançon,

Il avoit déjà dans sa tête,

A quelques mots près, modélé  
L'ordre qui fait un exilé.

Un autre avis, soudain, détourne la tempête.

» Apollon vous parle assez net,  
Et ce qu'il vous annonce, SIRE,

Sans être homme de cabinet ,  
Je croirois pouvoir vous le dire.  
Ne craignez pas d'autre affassin  
Qu'un quiproquo de médecin ,  
Le vôtre ne fait pas grand chose :  
Il pourra vous donner quelque funeste dose ;  
En conseiller-d'état nous le voyons masqué.  
Vous l'honorez de trop de confiance ,  
Cela donne de l'importance.  
Renvoyez au plutôt ce courtisan manqué.  
Apollon , qui vous le conseille ,  
Vient de me le dire à l'oreille ,  
Et nous ferons tranquillisés  
Sur les périls où vous vous exposez. »  
Nouveau sens à la Prophétie ;  
Nouvel embarras pour le roi ;  
Chacun devient , dans cet effroi ,  
Pour lui , l'objet qu'indique la Pithie.  
En revenant à son palais ,  
Il cotoyoit des eaux qu'il tira d'un marais ,  
Pour en faire un bras de rivière :  
Contre ses ennemis , c'étoit une barrière.  
Sa hacquenée , en rasant trop le bord ,  
Tombe dedans : il se noye : il est mort.  
Il craignoit l'eau : lui proposer d'en boire ,



C'étoit lui conseiller de passer l'onde  
noire ;

A peine il vouloit s'y baigner.

On voit, si, la buvant , il dût bien  
réchigner.

Le bras qu'il falloit fuir en cette con-  
joncture ,

La tête , enfin , qu'il falloit éloigner ,

Sont la rivière & la monture

Qu'Apollon vouloit désigner.

Discuses de bonne aventure ,

Je vous en veux bien , je le jure.

## FABLE XIX.

*Les Enfans & le Sabot.*

EXCITÉ par le fouet d'une troupe d'enfans,  
Un sabot faisoit des élans,  
Tels qu'on eût cru qu'il dédaignoit la terre.  
Autour du mobile instrument,  
L'air, agité d'un brusque mouvement,  
Semble imiter, en petit, le tonnerre ;  
Sous les coups, plus prompts que l'éclair,  
Lui s'élève, il effleure, il rase  
Le pavé qui lui sert de base :  
Il sommeille, comme en extase,  
Et reprend la route de l'air.  
Tandis que jeunesse s'amuse,  
Qu'arrive-t-il à ce pauvre sabot ?  
Il tourne mieux ; mais c'est sur son pivot.  
Tout en tournant le pivot s'use.  
Dans cet état, ne pouvant plus servir,  
On l'abandonne au ruisseau qui l'entraîne.  
Si son sort vous fait de la peine,  
Au fouet des passions gardez-vous d'obéir.

## F A B L E XX.

*Proserpine aux Enfers.*

PARMI tous les tyrans divers,  
Destinés à servir le couroux des enfers,  
L'ennui n'est pas l'un des moins redou-  
tables :

Tout ressent son pouvoir en ces coupables  
lieux,

Et Pluton, sur son trône affreux,  
Bâille, ainsi que Minos, les ombres & les  
diables.

Proserpine est à l'unisson,  
Et la raison aisément s'en devine.

Un palais, couleur de charbon ;

Un époux brun, d'humeur chagrine ;

A son couvert, un plat de la cuisine

De la dégoûtante Aleçon.

Tous les spectacles de la ville,

Sont le Sisyphé, l'Ixion,

Ou les fauteurs ; la troupe est fort agile :

C'est une bande de démons.

Veut-on le bal ? qu'on aille aux Danaïdes,  
On trouvera les Euménides  
Qui leur donnent les violons.  
Prendra-t-on l'air aux Elysées ?  
On voit là ces beautés usées,  
Si célèbres dans l'univers  
Par notre prose & par nos vers ;  
Des parures, d'un goût antique ;  
Des héros, chamarrés de fer :  
Pas une nouveauté qui pique,  
Pas un feul homme du bel air ;  
L'amusement doit être mince.  
Si quelqu'un ne m'en croyoit pas,  
Qu'il aille écouter sur le cas,  
Une intendante de province.  
Proserpine avoit bien raison,  
De regretter les plaisirs de la terre.  
D'abord, tout est comparaïson.  
L'enfer, n'ayant qu'un hémisphère ;  
Un été calcinant est la seule saison ;  
Puis un nébuleux horison ;  
Puis un entourage uniforme.  
Les gens & leur habit, rien ne change de  
forme.  
Ce qu'on a vu toujours, sans cesse répété,

Engendre le dégoût & la satiété.

Là , contre les vapeurs , dont le poids vous  
excède ,

On ne connoît pas de remède.

Chez les morts , il n'est point d'empirique  
affaffin.

On n'y voit pas de médecin ;

Pour échapper à l'ennui qui l'opresse ,

Que feroit donc la dolente déesse ,

Si , sur les bords de l'Achéron ,

On ne trouvoit la gondole à Caron ,

D'où l'on voit débarquer , sans cesse ,

Les vieillards parmi la jeunesse ,

Et , pêle-mêle , confondus ,

Les rois & les goujats , en ces lieux des-  
cendus ?

Ce qui se passe sur la terre ,

Des propos devient la matière.

“ Vous en venez : qu'y faisoit-on ?

On n'y faisoit rien qui fût bon ,

Vous répond l'un ; l'autre , qu'à l'ordinaire ,

On copioit ce qu'on avoit vu faire . . .

S'amuse-t-on ? . . on cherche à s'étourdir . . .

Vous laisâtes des biens ? . . je n'en fus pas  
jour.

On ne fera pas mieúx ; j'ai laissé le fouci ,  
Qu'il faut un jour venir ici. . . .  
Mais vous retourneriez... Je n'en ai nulle  
envie ,  
La mort m'apprend ce que c'est que la vie ;  
Je suis las de tous ses faux biens ,  
Et de courir après des riens. „  
Avec son style laconique ,  
Dit Proserpine , à ses plus confidens ,  
“ Cette ombre est bien mélancolique ;  
Elle a mal vu , par tout ce que j'entens ;  
Je pourrois mieux choisir mes passe-tems.  
Voyons ailleurs. Une beauté pudique ,  
Dont l'air serein , dont les yeux innocens  
Annoncent l'ame véridique ,  
S'offre aux regards. On l'engage à causer.  
Dans un âge aussi tendre , en peut-on im-  
poser ?  
Quoi ! des liens du corps , aussi jeune arra-  
chée ,  
Vous arrivez ici sans paroître touchée :  
Ne regrettez-vous point les agrémens divers  
Dont vous deviez jouir dans cet autre uni-  
vers ?

J'avouerais franchement , dit la jeune per-  
sonne ,

Qu'à l'instant de partir j'avois bien du  
regret.

Le sort me destinoit à porter la couronne ;  
Avec un prince aimé, mon hymen étoit prêt.

Il faut mourir : je vois venir Mercure :

Il m'emballa dans sa voiture.

Je ne fais pas quel intérêt ,

Ce Dieu s'empresse à calmer le regret

Auquel mon ame s'abandonne.

« Quoi , vous pleurez ! dit-il ; mais vous  
êtes trop bonne.

J'ai toujours , dans ma poche , un livre du  
destin ;

Si son arrêt , que je crois très-benin ,

Eût prolongé vos destinées ,

Après de nombreuses années ,

Voici quelle eût été leur fin.

Sensiblement vous auriez vu s'éteindre

Ce feu si doux , ces transports ravissans ,

Ces désirs toujours renaissans ,

Que vous sentiez , qu'on aimoit à vous  
peindre :

Que tout demeure éteint , c'est peu de chose  
encor ;

La cendre en disparoît sous les glaces du Nord.

Dès-lors, où vous régnez, un autre vous remplace.

Vainement vous gardez les honneurs de la place :

On obéit au choix que couronne l'Amour ;  
Et vous voilà sujette en votre propre cour.

Bientôt votre beauté perd tout son privilège :

Voici venir des ans le lugubre cortége ;  
Les maux font à la fuite. . . “ Ah, Mercure,  
arrêtez !

M'écriai-je, éloignons ces tableaux détestés ;  
De cent mille trépas vous affligez mon ame ;  
La Parque me sertit en abrégeant ma trame ;  
Mais à m'instruire ici, dès que vous vous  
plaîsez,

Ne pouvez-vous me dire où vous me conduisez !

Le Dieu me répondit : “ Je ne saurois le taire.

„ L'aspect de ce séjour ne peut que vous  
„ déplaire ,

▲ Figurez-vous un chemin épineux ,



„ Ennuyeux , excédant ; mais qui conduit à  
„ mieux.

„ Où vous avez vécu tout n'est qu'en  
„ espérance :

„ Hors les maux à souffrir ; quand tout est  
„ jouissance

„ Où vous devez aller. . . Mais fera-ce dans  
„ peu ?

„ Je n'en fais rien , m'a répondu le Dieu ;

„ Où mon livre finit , là finit ma science. „  
Ici la belle fit silence.

La déesse a tout écouté ;

Jusqu'ici son penchant se tournoit vers la  
terre :

Par tout ce qu'elle apprend son plan est  
dérouté.

Sa tête va de sphère en sphère.

Des choses d'ici-bas qu'un autre prenne  
soin ;

Elle se ressouvient que Cérès est sa mère ,

Et que l'aide d'un Dieu peut la mener bien  
loin.

Mais il me vient quelque scrupule ;

Il doit paroître ridicule

Que fille de Cérès , épouse de Pluton ,

Proserpine ignorât ces choses :  
Elle n'avoit donc pas lu les métamor-  
phoses ?  
Ne rien savoir, étoit jadis un ton.

---

## F A B L E XXI.

*La fuite d'Énée.*

É N É E étoit un fort grand capitaine  
Lorsqu'il fuyoit d'Ilion embrâsé,  
Conduit par les destins vers l'Italique  
plaine,  
Sous un grand poids il sembloit écrasé.  
Sur son dos est son père Anchise,  
Sous ses bras sont ses demi-dieux d'airain,  
Son fils & sa femme en chemise,  
Le tenant tous deux par la main,  
Sur le dos de la valetaille,  
Il laissoit indifféremment,  
La garde-robe & la mitraille.  
Qu'est-ce que l'étoffe & l'argent ?  
Il est bien vrai qu'un impudent,  
Un escroc bien digne de blame,

Subtilement lui déroba sa femme,  
Quand il passoit près d'un détour,  
Qui le forçoit à tourner court.

Voyez la mauvaise fortune !  
Il en eût bientôt deux pour une :  
Sur un trône il alla s'asseoir.

Mais, supposons que le destin contraire  
L'eût accablé, bien loin de le pourvoir ;  
Fût-il rentré dans la classe ordinaire ? ..  
S'il est commun de remplir son devoir,  
Quand on risque tout à le faire.  
On peut tomber alors, mais sans décheoir ;  
On est toujours au-dessus du vulgaire.

---

## F A B L E XXII.

*La Grenouille & le Rat.*

U N E grenouille glorieuse,  
( Ce petit peuple croassant,  
Volontiers se gonfle de vent. )  
Lasse de vivre obscurément  
Au fond d'une eau marécageuse,  
Voulut sortir de son marais,  
Même pour n'y rentrer jamais ;  
Et, soit aux champs , soit à la ville,  
Choisir un nouveau domicile.  
Voilà notre bête en chemin.  
Où donc allez - vous , si pressée ?  
Lui demande un rat , son voisin.  
Comme vous êtes oppressée ?  
Où courez - vous vous fourvoyer ?  
Je fors de ce vilain borbier ,  
Où long - temps on m'a vu noyée ;  
Je m'y suis , par trop , ennuyée.  
Y reste qui voudra croupir ;  
Moi , je vais ailleurs m'établir.

Je ne crains que la sécheresse.  
Enseignez - moi quelque ruisseau ,  
Car j'aurois besoin d'un peu d'eau ,  
Pour calmer la soif qui me presse.  
Elle est tout au bas du vallon ,  
Dit le rat : le chemin est long ,  
Et j'y vais . . . je vous suis . . . commère ,  
Retournez à la grenouillère ,  
Vous pourriez rester en arrière . . .  
Qui , moi ! vous prenez trop de soins ;  
Trottez toujours , & je vous joins.  
Le rat détale. L'orgueilleuse ,  
Pour l'atteindre s'allonge en vain ;  
La pauvrete reste en chemin ,  
Et fait une fin malheureuse.  
Grenouille , habite ton marais :  
On y respire un air épais ,  
Mais un air plus pur t'est contraire.  
Il faut demeurer dans sa sphère.

## FABLE XXIII.

*Jupiter & le Poëte.*

**J**UPIN un jour se courouça ;  
Les Dieux , selon le bon Homère ,  
Etoient sujets à la colère.

Voici comment l'affaire se passa.

Du Maître de l'humaine engeance ,  
Certain rimeur , dont j'ignore le nom ,  
Avoit parlé d'un certain ton ,  
Qui visoit à l'irrévérence.

Cela s'appelle une licence  
Chez les favoris d'Apollon.

Cours à l'Ethna , Vulcain ; rassemble  
Les foudres destinés aux fameux scélérats ;  
Du plus brûlant de tous je veux armer mon  
bras.

Unis-les plutôt tous ensemble :

Ainsi parla le souverain des Dieux.

Vulcain obéit ; le ciel tremble ;

L'air , embrasé de mille feux ,

Répand dans tous les cœurs l'horreur &  
l'épouvante ,

Sur son double pivot , la terre chancelante  
Menace de rentrer au cahos ténébreux.

Que fait le poète , en ce désordre affreux ?

Il dort ; il dort ! & l'horrible tempête ,

Qui gronde sur sa tête ,

N'éternise pas son sommeil.

Non, ses sens vont jouir d'un paisible réveil.

En voulant l'écraser , Jupiter lui fait grâce :

Tant de foudres , unis , embarrassent ses  
mains.

L'effort , mal balancé , rend les coups incer-  
tains.

Maint arbre est abbatu , maint rocher hors  
de place ,

Dont le Dieu n'avoit pas résolu la disgrâce ;

Le souverain des immortels

Epuisa ses carreaux sur ses propres autels.

Que la colère est mal-adroite !

Elle va se bleffer de son propre aiguillon.

Si le Dieu n'eût pris qu'un bâton ,

J'aurois plaint le pauvre poète. (1)

(1) *Le pauvre Poète.* Cette morale ne peut  
tomber que sur les Poètes satyriques. Elle n'est  
point trop sévère pour eux.

## FABLE XXIV.

*L'Art de se corriger ,*

Dédiée aux Beaux-Arts.

**M**ESSIEURS les Arts, vous me ferez  
crédit :

Je vous dois plus que je ne faurois dire ,  
Puisque c'est vous qui m'avez érudit , (1)  
Puisque , sans vous , je n'aurois pas su lire  
Dans ce beau livre où tout se trouve écrit ,  
Dont le soleil dore la reliure ,  
Que l'on appelle , en un mot , la nature\*  
Que si , jamais , ce siècle m'applaudit ,  
Si je parviens à la race future ,  
Le front orné par un brin de verdure ,  
Je prétends bien , qu'à toujours il soit dit

---

(1) Erudit. Tiré du Latin , *eruditus*. On dit en latin , *erudivissime* ; en Italien , *m'avete erudito*. Plus convenable ici , qu'instruit , enseigné , en-  
doctriné.



Que je lâchois la bride à mon esprit ;  
Quand j'aperçus qu'une règle fêvère ,  
Associant l'aifance avec l'effort ,  
Vous dirigeoit , en vous laissant l'effort ;  
Traçoit les plans , donnoit le caractère ,  
Et ne laiffoit rien à régler au fort.  
„ Ah ! fi j'avois le pouvoir d'une fée ,  
Ce bois longuet dont tout charme jaillit ;  
Que vous auriez un superbe trophée !  
Mais à trop peu mon pouvoir fe réduit.  
Je fais fentir , louer , & tout eft dit.  
Que fi j'étois le foutiën d'un empire ,  
Pour qu'à l'emploi mon talent put fuffire ,  
Affurément vous feriez mes confeils ;  
Et qui pourroit m'en offrir de pareils ?  
Tout fujet fait pour rendre un grand fervice  
Jamais , chez vous , n'eft mis en facrifce :  
Les autres , nés pour de petits objets ,  
Sont éclairés par de fimples reflêts.  
Quand , autre part , fort fouvent on amène  
Les repouffoirs au milieu de la fcène ,  
Où tout , alors , nous paroît discordant ,  
Votre art difcret les enchaîne en avant ,  
Sur les côtés : l'action dégagée  
Par eux , alors , fans trouble eft protégée.

Seroit-ce donc un si mince talent,  
Pour être prêt à tout, quoiqu'il arrive,  
Que d'avoir bien creusé la perspective ?  
Je dirois plus ; mais on est excédent,  
Quand on dit tout. Une fable m'appelle ;  
Je vois d'ici venir une hirondelle ;  
Margot la pie, en manteau noir & blanc,  
Prenant le ton affectueux & franc,  
Tout en sautant, s'entretient avec elle.  
Dans le début, l'une fait ses adieux ;  
„ L'automne vient ; il est temps que j'attelle,  
Pour me soustraire à des temps rigoureux ;  
L'autre répond : “ Partez, mademoiselle,  
Je voudrois bien vous suivre en ces climats,  
Où vous allez éviter les frimats ;  
Mais, par la loi qui domine ici bas,  
Je suis contrainte à rester casanière  
Parmi des gens que je n'estime pas.  
Je crois qu'ailleurs on ne trouveroit pas,  
D'êtres manqués plus ample pépinière,  
L'oison pesant, imbécile, idiot,  
Et le canard plus méchant & plus sot,  
Le moineau vain, insolent, téméraire,  
Familiier, autant qu'il est corfaire,  
Et le dindon ! oh le plat animal !

Le beau présent que nous fit l'amiral  
Qui l'amena des plages inconnues !  
Il est, au moins, aussi sot que les grues,  
Bien plus méchant, quoiqu'il s'en cache  
bien,  
Mais, pour mal faire, il manque de moyen.  
Nous reste, après, le pinçon, la linotte,  
Le chardonnet, même le rossignol ;  
Mais chacun d'eux chante sur une note,  
Se répétant, en bé-carre, en bé-mol,  
Et, quand on a quelque peu de génie,  
On souffre bien de leur monotonie.  
Comme ils sont tous ennemis du travail  
Du jardinier, celui-ci ne s'applique,  
Pour, de leurs becs, préserver sa boutique,  
Qu'à les chasser, par un épouvantail.  
Que vous dirai-je ? il est encore le merle :  
Des importuns celui-ci fait la perle ;  
Malin, escroc, babillard, impudent,  
Touchant à tout du bec ou de la dent ;  
Et le pigeon : le pauvre politique !  
Pour être heureux, il s'est fait domestique ;  
Puis, en paiement des sacrifices faits,  
Il accompagne au marché les poulets.  
Si je voulois, que j'en dirois de belles

Sur les perdrix & sur les tourterelles !  
Oh, non, madame ! alte-là ! s'il vous plaît,  
Répond Progné. " Dans les lieux que je  
quitte,  
Des habitans de la terre & de l'air,  
Je suis contente & ne hais que l'hiver ;  
A m'envoler lui seul me follicite.  
Sur ce terrain, si je n'ai pas brillé,  
Je ne m'en prends qu'à mon peu de mérite.  
J'aime, par trop, un destin varié ;  
On eût bien fait si l'on eût châtié  
Mon inconstance & mon peu de conduite.  
Je fais un nid, assez bien travaillé,  
Dans des endroits qu'il est bon que j'évite,  
Quand à partir l'humeur me follicite,  
Crainte ou penchant, qui fait ce qui m'in-  
vite ?  
Je hais en moi ce que j'y vois de mal :  
Mais, dans autrui, tout me feroit égal,  
Si son malheur n'en étoit pas la suite.

---

## F A B L E XXV.

*Les deux Castors & l'Escargot.*

AU milieu d'un terrain fertile,  
Toute une horde de castors  
S'étoit construit un domicile.

Pour qu'elle fut tranquille dans ses forts ;  
Il falloit, enchaînant le cours d'une fon-  
taine,

Transformer en étang une petite plaine ;  
Deux côteaux la bornant, une digue  
entre deux

En remplissoit l'objet au mieux.

L'ouvrage s'avançoit ; la troupe travaillante  
Etoit active autant qu'intelligente.

Un jeune, cependant, près d'un vieil  
ouvrier,

Réfléchissoit tout haut, en gâchant le mor-  
tier.

Un escargot passoit là, de fortune,  
Et se traînoit, hélas ! bien pefamment.

“ Où va cet insecte rampant,

- » Emportant avec soi son ignoble repaire ?  
» Que ne le laisse-t-il ici !  
Il en iroit plus vite à son affaire.  
» L'imbécile propriétaire ,  
» Seroit-il , par hafard , tourmenté du fouci  
» Que , pour rien , quelqu'intrus s'en rendit locataire ?  
» Il le retrouveroit , j'en ferois le garant.  
Le vieux castor répond : « Vous risqueriez  
à l'être ;  
» Bien plus que vous , l'escargot est prudent ;  
» Vous le soupçonneriez , peut-être ,  
» De n'avoir pas su réfléchir  
» Que ceci d'eau va se couvrir ?  
» Je l'ai vu , ce matin , tout au haut de ce hêtre :  
» Il inspectoit de là les travaux que l'on fait ;  
» Tout lourd qu'il vous paroît , il en jugeoit en maître ,  
» Et va se mettre à couvert de l'effet.  
» S'il rampe , appréhendons que notre propre allure  
» Ne nous induise à nous préoccuper

„ Contre une marche toujours sûre. „  
On chemine, en tout sens, quand on fait  
bien ramper.

Du sommet d'une branche, atteignant à la  
nue,

Le voilà descendu sur cet humble terrain :  
Sous les flancs du rocher qui s'offre à votre  
vue,

Il ira s'enterrer demain.

Aux rigueurs de l'hiver quand rien n'est  
insensible,

Se fermant par une cloison,

Fruit de son industrie, ainsi que sa maison,  
Il va se rendre inaccessible.

Son talent, sans doute, est obscur :

Mais qu'importe l'éclat, si l'effet en est sûr ;

---



---

---

**F A B L E   X X V I .***Le Berger & les Canards.*

**C**HANTEZ oiseaux, calmez ma peine ;  
Rendez mon fort moins rigoureux.  
**J**e languis dans les fers d'une belle inhu-  
maine ,  
Chantez oiseaux, vos chants mélodieux  
**P**euvent seuls adoucir le tourment qui me  
gêne.  
**T**rop maltraité par son Ismène ,  
**C**'est ainsi qu'un berger , au bord d'une  
fontaine ,  
Aux disgraces de son amour ,  
**I**ntéressoit les oiseaux d'alentour.  
Déjà l'aimable Philomène ,  
Sensible aux maux du tendre amant ,  
Préluoit un air languissant.  
**C**haque oiseau préparoit une chanson nou-  
velle.  
Près de là, dans un noir borbier ,  
**D**es canards la bande étourdie



Crut que c'étoit de son gosier  
Qu'on implorait la mélodie.

„ Chantons , dit la troupe à l'instant.

A tout autre intérêt fût-on inaccessible ,  
Aux malheurs d'un amant il sied d'être  
sensible. „

Bientôt , tout retentit de leur maudit quan-  
quan.

L'écho répète au loin cette musique horrible ;  
Les oiseaux , effrayés , interrompent leurs  
chants.

„ Ah , cessez vos tristes accens !

„ Dit le berger : oiseaux , faits pour vous  
taire ,

„ Laissez aux rossignols le soin de me  
distraire ,

„ Vous redoublez encor les maux que je  
ressens.

## F A B L E XXVII.

*L'Apothéose de Momus.*

**P**ARLONS de ce moment de trouble ,  
Qui d'un renversement menaça l'Univers ;  
Quand , aux cris des Titans , la frayeur qui  
voit double ,  
Pour s'élever au ciel s'élança des enfers.  
On voyoit ramper à sa fuite  
La défiance , l'inconduite ,  
Et courir , d'un air effaré ,  
Le désordre à l'œil égaré.  
Cette troupe défordonnée ,  
Prenant l'Olympe au dépourvu ;  
Les Dieux , qui n'avoient jamais vu  
Cette canaille , aux enfers condamnée ,  
Pensent qu'en haut tout est perdu ;  
Qu'il n'est point de salut pour la voûte  
éthérée.  
Chacun , interdit , éperdu ,  
Sans prétexte , sans but , déserte l'Empirée.  
Jupiter , sur son trône , affligé , mais ferein ,

Demeure assis, le front appuyé sur la main.  
Nul mouvement de lui ne peut être frivole ;

Il craint de hauffer la parole :

Pour punir les forfaits, s'il faut un instru-  
ment,

Que l'excès dans l'excès trouve son châti-  
ment.

Il jette autour de soi la vue ;

Et voit qu'on déserte sa cour.

Mais le motif qui la rend nue

L'affecte plus que le malheur du jour.

Il comptoit pour rien cette foule

De Commenfaux, qui toujours roule

Autour du Souverain, tant qu'il tient le  
palais :

Gens qui s'attendent aux bienfaits

De quelque main que ce puisse être ;

Gens qui donnent dans le peut-être

Qu'on pourroit bien changer de maître,

Mais qu'on n'en manquera jamais.

Un seul d'entr'eux, qui conservoit sa tête,

Regardé là comme un nouveau venu,

S'occupoit des moyens d'écarter la tempête ;

A rien, pour son profit, il n'étoit parvenu.

On ne pouvoit le traiter d'inconnu ;

Sa naissance étoit fort honnête.

La nuit, en attendant le retour du soleil,  
L'avoit conçu, gaîment, dans les bras du  
sommeil;

Emancipé, bientôt il reçut en partage,  
L'embonpoint, la fraîcheur, l'enjouement,  
& l'esprit,

Un talent de railler, qui toujours se ménage,  
Qui pique sans blesser, auquel on applaudit,  
Quoiqu'atteint par le trait dont tout le  
monde rit.

On pourroit s'arranger d'un pareil héritage,  
Si l'on y joignoit du crédit.

Momus n'en avoit pas, riche de caractère,  
C'étoit d'ailleurs un pauvre hère.

D'un seul bonnet, d'un seul manteau

Sa nudité modestement se voile :

Il logeoit à la belle étoile,

Et vivoit autour du serdeau.

Dans cet état, qui tient de la détresse;

Peu de gens lui faisoient careffe.

Bacchus seul, envers lui, se montrait obli-  
geant.

Bacchus alors étoit encore enfant. (1)

---

(1) Bacchus venoit de sortir de la cuisse de

De la cuiffe échappé , mis au foin de Silène ,  
Ce Patron des buveurs en avoit fait , fans  
peine ,

Le convive le plus brillant.

Il étoit aimé de fon père ,

Qui projetoit d'en faire un jour un con-  
quérant.

Du deftin & de lui c'étoit là le myftère ,

Et le jeune héros fe prépare en buvant.

Momus fut fouvent fon convive.

On s'attaquoit alors , & la fcène étoit vive ;

Mais le trait échappant des mains de la gâité

Savoit ménager l'un comme l'autre côté.

Quoique plaifant , Momus avoit le comp  
d'œil jufté.

Par les efforts d'un peuple écervelé

Quand l'Univers eft ébranlé ,

Jupiter lui femble robuste.

Il n'agit point : il fuffit de l'effort

D'un bras vaillant, quoique moins fort.

C'eft Bacchus , il eft là ; pris de nectar,  
il dort ,

---

Jupiter, où il avoit été nourri, jufqu'au temps  
d'un accouchement ordinaire.

Tout étendu sur la céleste voûte.

M O M U S.

» Allons le ciel est en déroute.  
Réveillez-vous ; faites changer le fort.

B A C C H U S.

» C'est toi , Momus ! que la peste te crève !  
J'étois au plus beau de mon rêve,

M O M U S.

» C'est bien le temps de rêver , quand les  
Dieux ,

Transis de crainte , abandonnent les cieux ;  
Quand la frayeur , avec tout son cortège ,  
Y commande avec privilège ,

Debout !

B A C C H U S.

» Quel est ce bruit ? j'entends des brou-  
hahas ,

Me trompé-je , Momus ? tout cela vient  
d'en-bas.

Qu'y fait-on ?

M O M U S.

» On y fait de nouvelles campagnes.  
Là , l'on dérobe les montagnes :

H iij.

Et, plus loin, on en fait des tas,  
 Que si rien ne les contrarie,  
 Encelade & sa compagnie  
 Pour venir jusqu'à nous n'auront bientôt  
 qu'un pas.

B A C C H U S.

„ Et que prétend leur insolence ?

M O M U S.

„ A peu de chose ; à la toute puissance.

B A C C H U S.

„ Mars, Minerve, Apollon, où font-ils ?

M O M U S.

„ A l'écart ;

„ On les trouveroit quelque part,  
 Bien éloignés de la mêlée,  
 Dans une retraite isolée.

Le plan est sage : en effet, si le sort  
 A Jupiter alloit donner le tort,  
 On peut, en usant de prudence,  
 Aux décrets du destin se soumettre sans fiel ;  
 Et, ménageant sa convenance,  
 On s'accommode alors avec un nouveau  
 ciel : „

B A C C H U S.

“ Que jamais je ne me couche ivre ,  
Si de ses fots enfans mon père n'est vengé ;  
Quand nous boirons , je te les livre :  
Drappe - les bien ; je t'en donne congé  
De Jupiter quelle est la contenance ?

M O M U S.

“ Il montre de l'humeur , & fort peu d'em-  
barras.

B A C C H U S.

„ Et la foudre n'éclate pas !

M O M U S.

„ Elle est en faisceau , reliée ,  
Dans les ferres de l'aigle encor entortillée.”

B A C C H U S.

„ Mon père est plus sage que moi :  
J'eusse déjà porté le ravage & l'effroi.  
Quelque raison retient la foudre suspendue.  
Tout l'effort des Titans n'est qu'un épou-  
vantail.

Examinons un peu leur but & leur travail ,

Il faut en faire la revue :

Ont-ils déjà le pied dessus la nue ?”



## M O M U S.

„ On peut défendre le terrain ;  
 Je vois bien leurs vilaines têtes  
 Dans la région des tempêtes ,  
 Mais leurs pieds font fur le levain. „

## B A C C H U S.

„ Bravo , Momus ! grand capitaine !  
 Je vais bientôt tenir la plaine :  
 Tu feras mon aide-de-camp.  
 Pour premier pas dans le service ,  
 Vas trouver Vulcain fur le champ :  
 Il peut nous rendre un bon office.  
 Chacun fait que ce coutelier (1)  
 Ne fort pas de son atelier.  
 Fais lui jouer un premier rôle ,  
 Fais lui donner un coup d'épaule ,  
 L'Ethna , s'il le soulève un peu ,  
 Lui feul , va nous faire beau jeu.  
 Que l'équilibre fe déränge ,  
 Bientôt nous verrons la phalange ,

---

(1) *Coutelier.* Vulcain faifoit des foudres pour Jupiter , des armes pour Mars , des couteaux de table pour Bacchus.

Qui cause ici tout ce fracas ,  
 Les pieds en haut , la tête en bas.  
 Prends mon thyrsé : qu'il soit le gage  
 Que tu peux faire un personnage ;  
 Je m'arme & marche sur tes pas. „  
 Momus part & ne manque pas  
 De suivre l'ordre qu'on lui donne.  
 Vulcain travaille , & tout frissonne  
 Du mouvement précipité  
 Dont notre globe est agité.  
 Pélion , sur Offa , tombant en culebute ,  
 Tous deux entraînent dans leur chûte  
 Les grimpeurs insolens qu'on y voyoit  
 perchés.  
 Que de colosses trébuchés !  
 Encelade , Typhon , Eurite , Capanée (1) ,  
 Ephiatte , Céus , qui dans cette journée  
 Se flattoient d'envahir les célestes lambris ,  
 Méditant leur triomphe , en ordonnant les  
 fêtes ,

---

(1) Ephiatte , Céus , Eurite , Capannée , &c. noms des géans de la Fable , ainsi qu'Egéon dont on va parler.

Se trouvent écrasés sous leurs propres débris.

    Tout est enveloppé, surpris :

Egéon, blasphémant de ses cinquante têtes,  
Menaçant de cent bras, tout comme un  
    autre est pris.

    Bacchus survient sur l'entrefaite :

De la peau d'un lion il s'est fait un habit :  
Comme cent lions il rougit :

    " Tonnez, s'écrioit-il, mon père !

Tonnez ! tonnez ! vous ferez bien la guerre,  
Quand vous ne feriez que du bruit. »

    Jupiter, pour le satisfaire,

    Laisse échapper quelques carreaux.

    Ainsi se termina l'affaire

    Qui devoit causer tant de maux.

    Bacchus revole à l'Empirée,

    Suivi de son fidelle adjoint,

De Momus, qui bientôt l'a joint ;

Dans le palais il a fait son entrée.

    " Venez, dit Jupiter, mon fils, em-  
    braffons-nous,

    Le nom que je vous donne est doux.

    Mais pourquoi troubler l'entrevue

    Par un objet qui peut blesser ma vue ?

Par l'aspect d'un bouffon , qui vous fuit en  
tous lieux ,

Que le respect devoit écarter de mes  
yeux ? „

On sent bien , qu'à cette semonce ,  
Bacchus avoit préparé la réponse.

Il trace de Momus un tout autre portrait ,  
Par le simple récit du fait.

De Jupiter rien n'échappe à la vue ;  
Alors qu'il veut connoître , il voit.

Sur les petits objets , fort souvent il en croit  
Ce qu'en débite la cohue.

Les Dieux l'ont fort déobligé ,

Et , s'il étoit moins grand , peut-être ,

Il voudroit s'en venger en maître ;

Par un moyen plus doux tout sera corrigé ;

Ce ressort est la raillerie.

„ Momus , je te fais Dieu de la plaisanterie ,

Prends pour tes sujets tous les miens ;

Je te les livre : tu les tiens.

Ton sceptre n'est qu'une fêrulle ;

Mais j'y soumets leur ridicule. „

Qu'il s'en révolte un seul contre l'ordre  
donné ,

Je jure par le Styx qu'on le verra berné ,

## F A B L E XXVIII.

*Le Renard & le Hérifson.*

**P**OUR deux ne faisons qu'un ménage,  
 Dit le renard au hérifson.  
 Venez partager ma maison,  
 Nous mangerons même potage;  
 Nos intérêts seront unis,  
 Et, dans une retraite sûre,  
 A l'abri de toute aventure,  
 Nous pourrons vivre exempts d'ennuis.  
 L'innocent mordit à la grappe:  
 Il abandonne son réduit;  
 Croyant le renard, il le fuit.  
 Dans le nouveau logis, tout lui plaît, tout  
 le frappe.  
 L'abondance pend au crochet,  
 L'opulence orne le buffet.  
**O**n peut toucher à tout: à rien on ne  
 regarde:  
 On donne sur une poularde,  
 Attrayante par le fumet.

Tout

Tout en mangeant , d'un air de suffisance,  
Le renard instruisoit son nouveau convié.

Devenez mon associé,

Et partagez ma petite abondance,  
Aux risques que je cours vous aurez peu de  
part ;

Je vous en fauve le hafard.

Les potagers font pour vous fans barrière.

Ami de tous les jardiniers,

On vous laiffe roder ; mais radez de ma-  
nière

A trouver le chemin qui mène aux pou-  
lailliers.

Votre renom est votre fauve-garde.

Rendez compte de tout , & moi feul je  
hafarde

De braver le guet & la garde ,

Et jure , fur ma foi renarde ,

Que nous aurons profufion de biens ,

Malgré tous les panneaux , les fufils &  
les chiens.

Le hériſſon calculoit dans fon ame ,

S'il entreroit dans cette trame ,

Lui , qui pouvoit ne vivre que de fruit.

Quand, tout-à-coup, on entend un grand  
bruit.

Un payfan, fort peu traitable,  
Qui faisoit les frais de la table,  
Furieux contre son filou,  
En furetant, a découvert le trou  
Qui, du renard, ferme l'entrée,  
Il vient de la remplir d'une paille soufrée.  
L'étudiant, comme son professeur,  
Sont étouffés par la vapeur.  
Gens de bon lieu, vous l'a-t-on dit de  
reste ?  
Les garnemens sont pour vous une peste.

---

## F A B L E XXIX.

*Le Bâton d'Alexandre.*

ALEXANDRE est gissant au lit.  
Oui, messieurs, Alexandre gît,  
Au lit, malade : il a la goutte.  
Vous vous en étonnez, sans doute,  
Vous croyez les héros des tissus de ressort,  
Sur qui le temps n'ait rien à faire.  
Ils ont une ame au-dessus du vulgaire :  
La même argile a formé tous les corps.  
Au pied du lit du valétudinaire,  
Sur des carreaux qu'étoffoit le brocard,  
Un bâton étoit par hasard.  
Un bâton là ! pour quelle affaire ?  
Étoit-ce donc un bâton ordinaire ?  
C'étoit un pieu le soir d'auparavant :  
Le fort l'a fait l'apui du monarque boitant.  
Sur notre nouveau courtisan,  
Le vent de la faveur a déjà fait ravage.  
En un clin-d'œil, en un moment,  
Ce vent dérangeroit un sage,



Que le destin en vous réunissant,  
Même à l'intimité vient entr'ouvrir la porte.  
„ Qu'allons - nous devenir, dit l'insecte  
trotant.

Le jouet du hasard, dit l'animal volant,  
C'est ici, je le vois, votre premier voyage.  
Peut-être le courant nous conduit au rivage,  
Atteignons un brin d'herbe, à la terre  
attaché,

Un roseau, dont ici le terrain est jonché,  
Nous monterons dessus. Mes ailes étendues  
Y reprendront bientôt leurs forces abat-  
tues.

Mon dos devient alors un moyen sûr &  
doux

D'atteindre au gîte fait pour vous.

Mais mes pieds, qu'au travail destina la  
nature

Craignent beaucoup l'humidité :

Sur les vôtres je me rassure ,

Pour me conduire au point prémédité.

Eh quoi ! si je n'ai la berlue ,

Le jonc dont je parlois, se présente à la vue.

Nous l'atteignons : nous y touchons ; au  
fait,

Portez - moi , traînez - moi , jusques vers  
 le sommet ,  
 Vous qu'unit , par hafard , la fortune con-  
 traire ,  
 Combinez vos moyens ; vous fortirez d'af-  
 faire.

F A B L E XXXI.

*Le Sacrifice du Gourmand.*

UN gourmand avoit trop mangé ,  
 Et son estomac dérangé  
 Menaçoit dernière ruine.  
 On appelle la médecine :  
 Elle réforme la cuisine.  
 Après beaucoup de vomitifs ,  
 Surviennent les confortatifs.  
 On vous l'embaume , on l'englutine  
 De cordiaux & de résine.  
 „ Ah ! crioit-il , race assassine !  
 Je meurs de faim . . . . ; point de pitié , ....  
 Un œuf ! . . . c'est trop de la moitié ;  
 Qu'on lui donne cette racine ,

Puis ils s'en vont. „ Ces gens sont durs ,  
Dit le glouton , ma chère femme ,  
Leurs remèdes ne sont pas furs.  
Mon état éclaire mon ame ;  
Si je veux obtenir quartier ,  
Aux Dieux il faut sacrifier ;  
Mais non de ces offrandes rares.  
Car , sur l'autel de nos dieux lares ,  
Un coq , présenté de bon cœur ,  
D'Esculape obtient la faveur.  
Couronne , plume la victime ,  
Si l'appétit a fait mon crime ,  
J'ai ce moyen de l'expier.  
Toi , ton affaire est de prier.  
L'épouse est très - expéditive ,  
Et bientôt la victime arrive.  
Le sang sur une flamme vive ,  
Que le soufflet rendoit active ,  
Ruisselle , & déjà la vapeur ,  
S'en élevoit en bonne odeur.  
„ Pour achever le sacrifice  
Il faut une libation.  
Vas chercher du vin à l'office ,  
Moi je reste en dévotion „  
La femme fort , L'Ogre se tue

Sur cette chair, à demi crue ;  
En quatre coups de dent, c'est fait.  
„ Ah ! dit la moitié, quel forfait !  
Craignez que le ciel vous punisse. . . . .  
Va, va, tu n'es qu'une novice,  
Notre sacrifice est complet ;  
Tu vas en juger par l'effet.  
Aux dieux j'ai laissé les prémices ;  
La vapeur est faite pour eux ;  
Ils en ont goûté les délices,  
Moi, je n'ai plus l'estomac creux ;  
C'en est fait, je me porte au mieux,  
Adorons le grand Esculape ;  
Pour ses supots : qu'on m'y rattrape „  
Ainsi le gourmand s'applaudit ;  
Mais une crise le faisit,  
Il se roidit, pâme & succombe.  
On va le jeter dans la tombe,  
Où sa passion l'a conduit.

---

## F A B L E XXXII.

*Mercuré , les Lapins & la Taupe.*

**E**N supposant qu'on ne rêve pas creux,  
Rêver est un plaisir des Dieux.  
Dans un vallon de Theffalie,  
Le front sur la main appuyé,  
Mercuré un jour rêvoit, dormant plus qu'à  
moitié ;

Un petit bruit troubla sa rêverie.

Qui pouvoit l'occasionner ?

Je vous le laisse à deviner. . . .

C'est qu'il étoit assis sur une taupinière ,

Sous son bras ayant un clapier ,

Où se trouvoient les lapins & leur mère.

La taupe y vient, sur un ton familier.

„ Bon jour voisine ! eh bien quelles  
nouvelles ? . . . .

Je n'en fais point que je puisse conter ;

Mais Jeannot vient : si l'on veut l'é-  
couter ,

On peut penser qu'il en dira de belles.

C'est d'aujourd'hui que nous l'avons  
févéré :

Il est allé s'égayer sur le pré....

Allons : fachons : conte-nous tes mer-  
veilles.

Parle , Jeannot , nous sommes tout  
oreilles.

Qui moi , conter ! ma foi de tout mon  
cœur ,

Tout en fortant je rencontre une fleur :

De notre aîné , j'étois en compagnie.

“ Qu'est-ce que ça ? mon frère , je vous  
prie ,

Il me l'a dit , & s'est mis à manger.

Le bel objet , & moi , d'en enrager ;

Car , quel dommage ! elle étoit si jolie.

Heureusement elle avoit quelques sœurs ,

J'en admirois les charmantes couleurs.

Manges-en donc , a dit alors mon frère.

“ Et qu'as-tu fait ? dit la taupe... J'ai fait,

Ce qu'à ma place on vous auroit vu faire ,

Un bon repas,.. vas , tu n'es qu'un benet.

Mon goût , je pense , en peut valoir un  
autre :

Sur ces fleurs - là , tous les jours je me  
vautre.

Ce bel objet n'est en tout que du foin ,  
 Et sa bonté fuit la même mesure.  
 Pour discerner , ma patte est assez sûre.  
 Moi je le laisse à qui s'en fait besoin.  
 Tu dirois donc que c'est chose divine ,  
 Si , comme moi , tu mangeois la racine.  
 Mais poursuivons , qu'as-tu vu de nou-  
 veau ?

Des fleurs , du foin ! cela n'est pas trop  
 beau.

J'ai vu. J'ai vu ; mais pourrai-je le dire ?

Un grand éclat : cela partoît d'en haut :

Cela marchoit : cela faisoit reluire

Ce qu'il touchoit ; puis on sentoît du  
 chaud.

Que de brillant ! J'en avois la berlue.

“ Il extravague , ou la bêche me tue ,

Cria la taupe. Eh quoi ! c'est le soleil.

J'ai fait un pas ce matin , & j'assure

Avoir senti vivement la blessure

Qu'a faite , à moi , ce brillant sans pareil.

Il desséchoit , où j'étois , la verdure ,

Et le ruisseau , malgré qu'il soit courant.

Je le déteste. Il fait un mal horrible ;

Si chaud , l'été , qu'il ne soit pas possible

De



De s'exposer à son rayon naissant.  
Foible l'hiver , pour mieux dire , im-  
puissant ,  
Avec la glace il est accommodant ,  
Autre beauté , dont tu n'as rien à dire ;  
Mais on croiroit que , pour mieux nous  
détruire ,  
L'un avec l'autre à merveille s'entend ,  
Quoiqu'ayant l'air de chercher à se nuire.  
Mais ton Jeannot , ma bonne , me sur-  
prend.  
On n'est pas simple , à ce point , je le  
jure ;  
Simple , ou rêveur , il faut sur la nature  
Qu'il prenne ici quelque leçon de moi ;  
Du bon , du vrai , j'ai faisi la mesure.  
Je connois tout , & je fais les pourquoi :  
Dame lapin est de bonne conduite.  
Elle a grand soin des petits , du terrier :  
Sur tous les points elle fait son métier ,  
Mais c'est à quoi se borne son mérite.  
Parlant assez , ne se doutant de rien ,  
Comme il convient à femelle de bien ;  
" Crois-moi , Jeannot , puisqu'on veut bien  
t'instruire ,



Sois attentif à ce qu'on va te dire ,  
 “ Ton père est bête , & cent fois je l'ai dit ,  
 Que rien n'est bon comme avoir de l'esprit .  
 Tu feras bien d'écouter la commère ;  
 Elle en fait long ; “ le pacte alloit se faire ;  
 On convenoit , à tant , pour la leçon .  
 Quand , tout-à-coup , le Dieu prend un  
     bâton ,  
     L'enfonce brusquement en terre ,  
     Et pour le bien de l'écolier ,  
     Force la taupe à sortir du clapier .  
 Fort souvent un aveugle , & qui ne croit pas  
     l'être ,  
     Aux autres se donne pour maître ,  
     Et n'est qu'un dangereux tuteur .  
 S'il faut tout expliquer , on trouvera peut-  
     être ,  
     Et la nature & son sublime Auteur  
 Faiblement indiqués par Jeannot le con-  
     teur ,  
 Mais , quoique moins borné qu'il pourroit  
     le paroître ,  
     Un lapin n'est pas un docteur .

## FABLE XXXIII.

*Le Porc-Épic, la Belette & le  
Voisin.*

UN porc-épic, que son écorce dure,  
Avoit rendu l'effroi de la nature  
Qui végeoit autour de lui,  
Las de vivre pour soi, s'ennivra du système  
D'exister, enfin, pour autrui.  
Voici comment il fit son thème.  
" Une belette a le poil si poli :  
C'est un animal si joli :  
Si j'en faisois la moitié de moi-même,  
J'éloignerois de moi cet anathème,  
Par qui le voisinage, à raison gendarmé,  
Fuit les picquans cruels dont je me vois  
armé.  
Epoufons la ; notre progéniture,  
Qui va tenir d'elle & de moi,  
N'aura rien sur le dos qui donne de l'effroi,  
Ou dont on puisse appréhender l'injure. »  
Le parti pris, il en parle au voisin,

Et le voisin en parle à la belette.  
Un porc-épic ! dit la dame fluette ,  
Le bec armé d'un sourire malin ,  
Il ne se peut que je me détermine ,  
Sans faire parler à l'hermine :  
Chacun fait qu'elle est ma confine ,  
Et la civette aussi. Toutes deux ont un rang  
Dans le palais du renard blanc.  
Eh , mais , vous oubliez la fouine ,  
Et le putois ! dit le voisin madré ;  
Je vois que , tout considéré ,  
Il ne faut plus parler d'affaire ,  
A tous vos grands parens celle-ci ne peut  
plaire.  
Et j'en suis fâché cependant ,  
Le porc-épic n'est jamais mal-faisant ;  
Et les enfans qui de vous pourroient  
naître ,  
En prenant de ses goûts y gagneroient  
peut-être :  
Continuez. Vivez comme il vous plait.  
Voici , pour vous , quel en fera l'effet.  
C'est qu'à jamais l'humaine race ,  
A nul de vous ne fera grace.

## F A B L E XXXIV.

*Le Rouet à filer.*

UN ignorant. . . Quelle bête est cela ?  
Voulez-vous bien en tracer une esquisse.  
Hélas ! c'est moi , que souvent le caprice  
Entraîne ici , va promenant par-là ,  
Sur des fujets où je me vois novice ;  
Un ignorant. . . n'en prenez pas d'ennui ,  
On peut bien l'être , & sans qu'on en rou-  
gisse ;  
A moins d'avoir , sur le dos , la pelisse.  
Jadis on fut ; on ignore aujourd'hui.  
Il faut pourtant que je vous avertisse ,  
Quand il m'avint de prendre du dégoût ,  
Pour l'air capable. Ah ! ce fut sans malice ,  
Lorsque je vis que les fots savoient tout.  
Un ignorant passoit dans une rue ;  
On y vendoit des rouets à filer.  
L'invention n'en étant pas connue ,  
De prime abord a bien fixé sa vue :  
Mais ce n'est tout ; il faut la défiller ;

Lors, le marchand entreprend de parler.  
 “ Prenez, Monsieur, il vous fera service ;  
 Mettez le pied sur ce chevalet-là :  
 Vous allez voir comme il fait son office ;  
 Il va tout seul... Tout seul ! Dieu le bénisse !  
 C'est pour ma femme : elle en rafolera.  
 Notre homme vient trouver sa ménagère.  
 “ Tu n'auras plus besoin de travailler.  
 Allons ! le pied dessus cette palette,  
 Vas lestement & sans tant tortiller,  
 Le fil s'accroît, la tâche est bientôt faite,  
 Oui, notre femme, il ne faut que mouiller.  
 Il falloit voir les yeux de l'ouvrière,  
 Et son air gauche à son nouveau métier.  
 L'instituteur, pour montrer la manière,  
 Etoit, au moins, un mauvais conseiller ;  
 Pour réussir, il faudroit de l'ensemble.  
 Le pied, la main doivent se concerter.  
 Mais quand l'un va, l'autre veut s'arrêter ;  
 Margot trépigne & se lasse : il lui semble  
 Qu'on ne sauroit, à moins d'être forcier,  
 Des deux agens faire un seul ouvrier.  
 Le tout paroît tellement incommode,  
 Qu'on en revient à la vieille méthode, }  
 Et le rouet va pourrir au grenier.

Ce n'est pas tout d'apporter un chef-  
d'œuvre,  
Il faut pouvoir en montrer la manœuvre,  
Et prendre soin de la simplifier.

---

## F A B L E XXXV.

*Les deux Tyrans.*

PARMI la foule des partans  
De tous les âges, de tous rangs,  
Que conduisoit le dieu Mercure,  
Pêle-mêle, sur sa voiture,  
Jusqu'à la région obscure,  
Etoit un couple de tyrans,  
Qui, tous deux, malgré leur armure,  
S'entr'attaquant, outre mesure,  
Avoient cessé d'être vivans.  
L'agresseur gardoit le silence ;  
L'autre le rompt : " Parle brigand !  
Tu vivois dans le même rang.  
Où me plaça la Providence,  
Quel motif rempli de démente,

Te fit m'attaquer ? “ Ton bonheur ,  
Répondit l'autre , & l'espérance  
D'en obtenir la jouissance.

Je ne voyois pas , sans fureur ,  
Ton luxe , ta magnificence ,  
Ton peuple vivant dans l'aisance ,  
Quand le mien , sauvage à demi ,  
Ayant le sol pour ennemi ,  
Pour une subsistance dure ,  
Sembloit violer la nature.

„ Tu me croyois donc très - heureux ?

Reprit alors son adverfaire :

Eh bien ! nous nous trompions tous deux.

Car je pensois tout le contraire.

Maître d'un peuple efféminé ,

A l'indolence abandonné ,

Sans sentimens , sans énergie ,

Ton destin me faisoit envie.

Pour mettre à couvert mes états ,

Je n'y trouvois point de soldats ,

Et , pour défendre ma couronne

J'ai dû payer de ma personne.

Que conclure de nos revers ?

L'envie a les yeux de travers



## F A B L E XXXVI.

*Jupiter se plaignant des Hommes.*

UN jour, le maître des Dieux  
Se plaignoit de nos ayeux.  
„ Il faut que l'espèce humaine,  
Soit bien ingrate ou bien vaine ;  
Moi, qui ne lui devois rien,  
Je lui donne de mon bien,  
Cette divine parcelle,  
Par qui son ame étincelle.  
Je lui donne pour séjour,  
La terre & tout le contour,  
Et le fief & le domaine,  
Sur la gent qui porte laine  
Et plume & corne & museau,  
Et celle qui vit dans l'eau.  
Je lui donne une compagne,  
Avec qui faire cocagne :  
Elle est telle que, ma foi !  
J'en ai souvent pris pour moi.  
Comme il lui falloit un maître,



Chacun d'eux ne pouvant l'être :  
 Je donne aux uns les honneurs,  
 Les autres ont les grandeurs ;  
 Les richesses , l'abondance.  
 S'il en est un maltraité ,  
 Je lui laisse la gâité ,  
 L'appétit & l'ignorance.  
 Croyez ces féditieux ,  
 Je n'aurai rien fait pour eux.

## F A B L E XXXVII.

*Le Pasteur changé en Licorne.*

**L**ONG-TEMPS avant que la nymphe Egérie  
 Eut inspiré le roi Numa ;  
 Un certain Pasteur d'Etrurie ,  
 Sur un soupçon , que sans doute alluma  
 La dangereuse jalousie ,  
 Dans un accès de frénésie ,  
 Et tranchant du despote en ses propres  
 foyers ,  
 Renvoya de chez lui ses dieux hospitaliers.

Observons que leur bienfaisance  
Entretenoit sa femme & lui  
Dans les plaisirs & l'abondance,  
Sans qu'ils en tinssent rien d'autrui.  
Celle-ci, plus dévote, & sauvant l'appar-  
rence,  
Se ménagea leur bienveillance,  
Quand il rejetoit leur appui.  
Que font les Dieux ? leur vengeance se  
borne  
A changer le rustre en licorne,  
Il en seroit pour le double aujourd'hui.

---

## F A B L E XXXVIII.

*Le Renard , colporteur.*

**U**N renard , animal caustique ,  
 De ces gens dont l'esprit s'applique  
**A** déterrer des défauts , des travers ,  
 Pour les montrer à l'univers ,  
 Fit , un jour , un ballot critique ,  
 Et , s'érigeant en colporteur ,  
**A** la cour du lion il vint prendre boutique.  
 Une enseigne éclatante attiroit les chalands.  
*Paquets pour les petits , & paquets pour les  
 grands !*

On ouvre les ballots du fire.  
 C'étoit pour l'ours , un remède à l'hu-  
 meur ,  
 Et pour le singe , grand farceur ,  
 Moyens nouveaux de faire rire ,  
 Plate-longes pour les chevaux ,  
 Pour guénons , agrémens postiches ,  
 Remède à la peur pour les biches ,  
 A la fureur pour les taureaux.

Pour

Pour le chat, à la friandise,  
Et des étuis, tous des mieux faits  
Pour les oreilles des Baudets.  
Notre marchand & sa sottise,  
En donnant carrière aux plaifans,  
Font la pâture des méchans,  
Et l'entretien des fainéans.  
Un indifférent s'en amuse,  
Un ennemi secret excuse.  
Un sot se voit traité de sot :  
Mais il est foible : il ne dit mot.  
Bientôt arrive sur la place,  
Un ours, pressé de désirs curieux,  
Son lot, le tout premier, vient lui frapper  
les yeux.

Qu'on imagine sa grimace :  
Ah ! ah ! dit-il, notre marchand,  
Avec moi tu te mets aux prises !  
Ça. J'achette tes marchandises,  
En te les payant sur le champ.  
Il dit : sur le renard s'élançe,  
L'empoigne & l'étrangle à l'instant.  
Caustiques dangereux ! indigne pépinière  
A notre repos si contraire,

Débutez de cette manière ;  
 Attaquez-vous au plus puissant,  
 Nous ferons délivrés d'autant.

---

## F A B L E XXXIX.

*Les Sœurs de Phaëton.*

**L**E Jeu fut de tout tems source de zizanie :  
 Epaphus , Phaëton , vivoient de compagnie,  
 Et même se traitoient d'amis ;  
 Ils font au jeu , voilà tout compromis.  
 Phaëton gagnoit trop ; Epaphus en furie ,  
 S'en venge par la raillerie ;  
 „ Tous les enfans, dit-il, des pères inconnus  
 Du hazard sont les bien-venus. . .  
 „ Que dites-vous ? Apollon est mon père..  
 „ Oui , répond Epaphus , si l'on en croit ta  
 mère.

A ce propos survient grande rumeur.  
 On les sépare ; & , rempli de fureur ,  
 Phaëton court au palais de Climène ,  
**A** qui ce différend est déjà parvenu.  
 Un nouvelliste étoit venu ,  
 Et pour son fils la dame étoit en peine.

Elle se lève , & va dans son boudoir ,  
Cacher l'humeur que lui donne la chose ;  
Les Sœurs sont là , toutes trois à l'ou-  
vroid ,

Tout en brodant il faut bien que l'on  
glose ,

On le feroit , même en manquant  
d'objet :

Pour le présent on avoit un sujet ;  
L'une disoit (c'est , je crois , Phaëtuse)  
Mes chères sœurs , voyez si je m'abuse,  
Quand je vous dis qu'on aura du regret  
D'avoir tenu cet hymen trop secret.

Et n'en déplaît à notre noble père ,  
Quand de sa gloire il paroît si jaloux ,  
Et qu'il craint tant d'avouer notremère,  
Il est bien clair qu'il nous compromet  
tous.

Depuis longtems si l'on m'en avoit crue,  
Ce que l'on cache auroit percé la nue.

A l'Océan Climène doit le jour ,  
Par sa beauté , comme par sa naissance,  
Elle peut bien justifier , je pense ,

Un hymen qu'a formé l'amour.

Je ne fais pas ce qui tient en balance ;

Mais aujourd'hui qu'il s'agit de l'honneur ,

Dût Apollon en prendre de l'humeur ,  
En éclatant , je romprois le silence.

On effuieroit quelques jours orageux ;  
Il ne faut pas s'en allarmer d'avance.

Tous ceux qu'on passe , ici , font très-  
fâcheux ,

Tant qu'ignorés des hommes & des  
dieux

Nous végétons sans avoir d'existence.  
Au fond des flots, sans espoir engloutis ;  
Sans nom au ciel , sans honneurs sur la  
terre ;

Même sans rang à la cour de Thétis ,  
Que nous savons être notre grand-mère.  
Nous nés du dieu qui donne la lumière,  
Dans l'Océan passons des tristes jours :  
Lorsqu'un bâtard , avoué par son père ,  
Impunément outrage notre frère ,  
Qui doit de nous attendre des secours :  
Le mieux feroit que , sur le champ , ma  
mère ,

En s'élevant aux célestes lambris ,  
Intéressât tout le ciel par ses cris ;

Qu'à Phaëton le dieu du jour confie  
Tous les courriers de sa noble écurie ;  
Que son char éclatant , remis  
Sous sa conduite , aille éclairer la terre :  
Après cela vienne le téméraire ,  
Qui soutiendra que nous devons le jour  
Au simple effet d'un caprice d'amour.  
Que si Climène obtient cette victoire,  
Vous comprenez , mes sœurs , quelle en  
fera la gloire.

Un frère , admis parmi les immortels ,  
Nous donne droit à de communs autels :  
L'Océan jusqu'ici fut pour nous un asyle ,  
Que son sein désormais s'agite ou soit tran-  
quille ,  
Qui règne dans tout l'Univers ,  
Peut bien , à leur destin , abandonner les  
mers.

Ainsi péroroit Phaëtuse ,  
Et sa chère sœur Lampétuse ,  
Ainsi que Lampétie étoient du même avis.  
On fait des plans , on croit qu'ils vont être  
suivis :

Il ne manquoit plus à la scène  
Que l'étourdi , fils de Climène ;



Il arrive , pour son malheur.  
 Tout-à-la-fois on aiguillonne  
 Le couroux qui dans lui bouillonne :  
 L'orgueil qui lui gonfle le cœur.  
 On développe le système ;  
 On fait plus , on lui fait son thème ;  
 Il doit dire ceci , faire ensuite cela ;  
 Voyez notre mère ; elle est là ;  
 Elle s'afflige , se tourmente.  
 Priez , pressez , tenez ferme , surtout ;  
 Intéressez l'orgueil : vous en viendrez à  
 bout.  
 Nous restons ici dans l'attente  
 Si vous avez besoin de nous ;  
 Faites un signe , & nous sommes à vous.  
 Après ces beaux discours , Phaëton se pré-  
 sente ;  
 Il a vaincu , dès le premier abord ,  
 Le cœur de la déesse & le sien font d'accord.  
 Le plus léger retour impatiente.  
 „ Que l'on attelle ! hola , Triton !  
 „ Je m'en vais chez Thétis y chercher  
 Apollon.  
 Elle arrive au palais brillante de ses  
 charmes.

Vous connoissez déjà le fond du plaidoyer ,  
Et si vous avez vu la beauté fondre en  
larmes ,

Ce sont là les moyens que l'on fût employer.

Réunissez ces deux puissantes armes :

Je ne vous dis pas , demandez ,

Tout doit être à vous : commandez.

Climène a tout gagné ; l'histoire est trop  
connue ,

Pour que l'on doive ici la rapporter.

Le dieu du jour fit en plein la bévue ;

Il donne à Phaëton son char à piloter.

L'imprudent perd la tête , & se laisse em-  
porter ;

Tout près de nous il vient pirouetter ;

Mais la foudre perçant la nue

Au fond de l'Eridan va le précipiter ,

Sans quoi la terre étoit perdue.

Revenons sur nos pas ; considérons un peu

Tout le ciel en rumeur, la terre toute en feu ;

Jupiter empressé d'écarter le dommage

Des humains accablés de maux ;

Et demandons d'où vient tout ce tapage ?

D'un Commérage ,

Et d'un trio femelle , à cent pieds sous les  
eaux.

## F A B L E X L.

*L'Aveugle & son Chien.*

**P**A R dépit, par humeur, & peut-être  
pour rien,

**U**n aveugle se mit à quereller son chien.

“ Maudit matin que je déteste,  
Que gagné-je en te nourrissant ?  
Glouton ! quineux ! fainéant !  
Hargneux ! poltron, & le reste !

**C**ar, nombrer tes défauts ! tu les rassemble  
tous ;

**P**eux-tu faire un seul pas, sans faire une  
fottise ?

Dans le chemin, ou tu vas à ta guise,  
Ou l'on nous prendroit pour des fous :  
Devant mes pieds, toujours quelques  
cailloux :

**D**evant mon nez, une branche de houx ;

Traversons-nous quelque village,

Contre les passans tu fais rage,

Tu prends querelle avec tout le canton ;

**T**u mords un chien, tu hapes la poularde ;

---

**O**n crie haro sur le glouton :  
Mes jambes sont la fauve-garde ;  
J'attrappe les coups de bâton.  
C'en est trop. „ A ces mots , notre aveugle  
en colère  
Envoya son chien à Pluton.  
Il se lève , privé de son guide ordinaire , ,  
Comptant marcher d'un pas bien sûr ,  
Il donna du nez contre un mur.  
Le chien ne fit pas seul son lugubre voyage  
Il trouve , en son chemin , un autre person-  
nage ;  
C'étoit un Vifir Africain ,  
Qu'un Despote aveuglé par un excès de rage  
Avoit député du rivage  
D'où nous tirons le maroquin.

---

## FABLE LXI.

*Le Caméleon & ses Juges.*

IL s'est commis un crime atroce.  
 Quelque bête , plus que féroce ,  
 A détruit les œufs , frais pondus ,  
 De la Colombe de Vénus.

Que l'on recherche le coupable ;  
 Tout le banc du ciel est uni  
 Pour que le forfait soit puni ,  
 Et la Déesse est implacable.

» Venez témoins ! avancez-vous ,  
 Sachons d'où sont partis les coups :  
 Soit de pieds , de patte , ou de griffe :  
 Cela vint-il de l'Hyppogriffe ,  
 L'innocent vient d'être affligé ;  
 L'innocent doit être vengé. »  
 Tous les instrumens de l'enquête  
 Sont assemblés dans le parquet.  
 On interroge chaque bête  
 Ayant connoissance du fait.  
 C'est un Lézard : la chose est sûre :

Sur la forme chacun l'assûre ;  
Quand il s'agit de la couleur ,  
Tous les témoins font en rumeur.  
« Ecrivez , greffier , qu'il est jaune.  
Non , dit l'autre , couleur d'azur , ...  
Bon , il est verd & long d'une aune.  
Celui-ci , dit , couleur de mur . . .  
Ni l'un ni l'autre , je vous prie :  
Prenez mon avis , il est mûr ,  
Dit-un qui présume être sûr ;  
Il a passé par la prairie :  
Il étoit de toutes couleurs ,  
Et sembloit émaillé de fleurs. »  
Une si grande différence ,  
Entre des témoins entendus ,  
Eclairant mal une audience ,  
Rendoit les juges éperdus.  
Que fait la cour ? elle dispose ,  
Qu'avant de décider la chose  
On entendra d'autres témoins ,  
Ce feront d'inutiles soins.  
Le ravisseur de la couvée ,  
Pourra marcher tête levée.  
Défions-nous , pauvres jugeurs ,  
De ces gens de toutes couleurs.

## F A B L E LXII.

*Le Coucou parvenu.*

UN Coucou fit un jour fortune :  
 J'entends fortune de Coucou ,  
 D'un amas de grains dans un trou ,  
 Pour deux faisons , ou tout au moins pour  
 une ,

A vivre plus que largement.

Notre animal invita la contrée

A la curée ;

Tout y courut dans le moment.

Le Moineau , le Héron , la Hupe ,

Les Geais , les Merles , les Faisans.

Oh , qu'on trouve de complaisans ,

Quand on se fait gruger en dupe !

« Eh ! bonjour , notre Amphitrion !

Voilà des apprêts d'importance ?

On saisira l'occasion

De faire honneur à la dépense. »

Puis on s'atble fans façon ,

Le repas est trouvé très-bon ;

Chacun ,

Chacun , en le croquant , lui donne son suffrage.

L'oiseau content les envifage :  
 Le sot , en son cerveau borné ,  
 S'estime un grand du haut parage ,  
 De Commenfaux environné ;  
 Il s'enfle , il crève , il perd la tête ,  
 Et se mettant en belle humeur ,  
 Il veut , pour égayer la fête ,  
 Chanter un air qu'il fait par cœur ;  
 Coucou ! coucou ! fit le chanteur.  
 Coucou ! coucou ! reprit la pie ,  
 Que cette musique est jolie !  
 Je crois qu'elle vient d'Italie ,  
 Vous nous en donnerez copie ?  
 Et d'où vous vient cet air charmant ? ..  
 „ Cela me vint en dormant , ..  
 Les paroles , la musique ?  
 Ma foi le rêve est unique.  
 Eh bien , messieurs ! l'eut-on pensé ?  
 On le voyoit , le mois passé ,  
 Sans deviner son aventure :  
 A son air lugubre , cassé ,  
 On l'eut pris pour oiseau de fort mauvais  
 augure ,



La fortune , aujourd'hui , couronne ses tra-  
vaux ,

Et le voilà le phénix des oiseaux.

Quand on a d'un certain mérite ,

Les talens vous viennent bien vite ,

### F A B L E XLIII.

#### *Code de Loix pour les Loups.*

UN monstre , qu'en tremblant , l'enfer a  
déchaîné ,

D'autant qu'il doit un jour consommer sa  
ruine ,

Qui va rongant les os de son bras dé-  
charné ,

Hâve , livide , affreux : en un mot , la  
famine ,

Désoloit un canton de ce pauvre univers ,

Qu'assujettit le sort à tant d'autres revers.

Le loup , de ce fléau ressentoit de la joie ,

Il lui livroit partout une facile proie :

Car , des victimes de la faim ,

La mort a couvert le terrain.  
 Il se jette dessus : il dépèce , dévore :  
 Il va , rassasiant sa rage carnivore ,  
 Son appétit glouton , tandis qu'il est en  
 train ,

S'occupant peu du lendemain.  
 Ce jour-là vint : jour bien terrible  
 Pour qui n'a pas de magasin.  
**L'**appétit est strident & l'ame est inflexible ;  
 On doit trembler pour le voisin :  
 Quel qu'il soit , fût-ce père ou mère ;  
 Car la nature est étrangère

**A** qui ne reconnoit que la loi du besoin.  
**J'**abrège le tableau qui se présente à faire ;  
 Il est dénaturé , barbare , sanguinaire ;  
 Je le vois déjà trop , en le voyant de loin.  
**Les** loups contre les loups !... insolens que  
 nous sommes !

Sont-ce les chiens qui font la guerre aux  
 hommes ? . . . .

**Mais**, suivons nos bouchers. Chacun d'eux ,  
 à la fin ,

Dans son pareil voyant son assassin ,  
 Pour très - bonne raison l'évite ,  
 Cherchant son salut dans la fuite ,

Mais le mal cesse , on entend de nouveau  
Le berger rassemblant son paisible trou-  
peau ,

Pour le conduire aux champs que couvre la  
pâturage ;

Nos loups , qui n'ont l'oreille dure ,  
Au premier bêlement , qui vient y retentir ,  
A l'entour du bercail viennent se réunir.

On se voit d'un œil moins farouche  
Qu'à l'heure où l'on s'étoit quitté.

Si le regard est toujours louche ,  
La langue a quelque aménité.

On vient au point de s'entre-dire.

„ Mais quel démon nous porte à nous  
détruire ?

Ne fauroit-on être meilleur ,  
Vivre entre soi comme des gens d'hon-  
neur ?

Ne fermons ni l'œil ni l'oreille ,  
A l'exemple , aux leçons qui nous vien-  
droient d'autrui :

Nous en pourrions recevoir aujourd'hui  
De très-sensés en écoutant l'abeille.

Chacun nous traite de vaurien ,  
Et d'elle on ne dit que du bien.

Députons vers ce peuple sage :

Il en est dans ce voisinage.

Il observe des loix : nous n'en connoissons  
pas :

Il peut, nous en dictant, nous tirer d'em-  
barras.

L'ambassade est déterminée

Sur le champ, d'un commun concert

La commission est donnée,

De préférence au plus disert.

La branche d'olivier, qu'on lui voit à la  
bouche,

Le ton qu'il prend, n'ont rien dont s'effa-  
rouche

L'insecte utile & bourdonnant :

Tout annonce le suppliant :

Il peut s'approcher ; on l'écoute.

„ Eh quoi, vous demandez des loix ?

Si des nôtres vous faites choix,

Vous en ferez contens, sans doute,

Il suffira, pour les expédier

D'une écorce de peuplier.

L'ambassadeur, plein de reconnoissance,  
Part, & revient aux gens qui lui donnent  
créance,

Porteur du précieux rouleau  
 Qui contient le code nouveau :  
 On déploya l'écorce de la foughe ;  
 Mais il a toujours été dit  
 Que lire un titre , écrit en pieds de mouche ,  
 Est un travail pour le plus érudit.  
 Nos loups ne le font pas : aucun d'eux ne  
 s'applique.

Il fallut , parmi les renards ,  
 Aller chercher un maître-ès-arts ,  
 Lisant à livre ouvert , & profond politique.  
 Il prend séance , & lit. *Item* ; “ première loi,  
 „ De dents ou d'aiguillons , doués par la  
 nature ,  
 „ Qu'on puisse s'en servir pour repousser  
 l'injure ,  
 „ Jamais pour inspirer l'effroi ,  
 „ Et pour nuire , encore moins „ . . . . Cer-  
 tain petit murmure  
 Annonça que ce point souffriroit des débats.  
 Le renard , un moment , suspendit sa lecture .  
 Mais il reprend : “ S'il survenoit un cas ,  
 „ Où quelqu'un devenant parjure ,  
 „ Employât ses moyens pour se rendre op-  
 presseur ,

„ Qu'on désarme le transgresseur „  
 Une mine se fit , telle qu'on eut pu croire  
 Qu'on entendoit crier ; “ *Echec à la mâ-*  
*choire.*

On lit ; “ *Item* : Comme on fait que la  
 paix

„ Ne règne que dans l'abondance „  
 „ Que la nature avare a fait très-peu de frais ,  
 „ Pour pourvoir aux besoins dont on sent  
 l'exigence ;

„ Par un travail bien entendu ,  
 „ Entre tous partagé , diligent , assidu ,  
 „ Que chaque membre incessamment s'ap-  
 plique ,

„ A préparer des magasins fournis ,  
 „ Où la nouvelle république  
 „ Trouve en tout tems ses besoins réunis „  
 A cet *item* , dont la teneur le frappe ,  
 Au congrès, tout entier, la patience échappe.

Tous de crier : Notre travail  
 Est de tomber sur le bétail.

Puisque le fort aujourd'hui nous rassemble ,  
 Le mieux fera que nous chassions ensemble.  
 Ces mouches n'ont ni rime ni raison ,  
 Et n'entendent pas notre affaire.

Il n'en fut jamais de plus claire ;  
 Il nous faut un moyen d'avoir tout à foison ,  
 Sans rien risquer & sans rien faire.  
 Ami renard, retourne à ta maison ,  
 Sain & sauf: c'est beaucoup, aussi c'est  
 ton falaire.

---

## F A B L E XLIV.

*Le Coche & les Oisons.*

UN jour que , par un beau soleil ,  
 Le coche prolongeait les côteaux de Corbeil,  
 Une bande d'oisons se trouva sur sa route.  
 Les rayons qui partoient de la céleste voûte  
 Venant frapper sur le cordeau ,  
 En renvoyoient l'ombre dans l'eau.  
 On voit courir cette ombre agile ,  
 Menaçant d'un objet, dont l'aspect les con-  
 fond ,  
 La misérable volatile.  
 La terre n'offre point d'asyle :  
 Plonger deviendroit inutile ,  
 Si le plus grand danger se rencontroit au  
 fond.



La frayeur conseillant la fuite ,  
En avant on se précipite ,  
On s'encourage de la voix.  
On nage & l'on vole à la fois ,  
Sans pouvoir s'écarter du péril qu'on évite.  
„ Alors qu'on nous vient assaillir ,  
Si l'on ne gagne rien à fuir ,  
C'est au danger qu'il faut courir „  
Il faut qu'un oïson dans sa langue  
Aux siens ait fait cette harangue ,  
En ajoutant , “ vaincre ou périr „  
Le peloton fuyard se retourne , fait face ,  
La frayeur se change en audace.  
D'un vol bien calculé , quoiqu'il fut très-  
pesant ,  
On franchit l'objet menaçant.  
Lui-même fuit alors : la victoire est com-  
plète.  
Pour célébrer ces succès éclatans ,  
Tous nos héros font sonner la trompette.  
Ce qu'on a vu jadis , chaque jour se répète ,  
Si ce trait que j'ai peint vous semble assez  
brillant.  
A la fuite d'une retraite ,  
Mithridate en a fait autant.



## FABLE XLV.

*L'Envoyé de Jupiter.*

QUAND Jupiter fit le monde où nous  
sommes,  
Tout étoit bon, . . . il en jugea bien, lui,  
Dont tout venoit : quoiqu'à nous autres  
hommes,  
Il en paroisse autrement aujourd'hui.  
Mais ne pouvant former cet assemblage,  
Sans donner l'être à tous les composés,  
Par l'ordre unis, par l'ordre divisés,  
Il fallut bien, en consommant l'ouvrage,  
Selon les plans qu'il s'étoit proposés,  
Donner naissance à tous les opposés.  
Alors le sec fit contraste à l'humide,  
Et le fluide, en l'espace étendu,  
En son chemin rencontra le solide ;  
Ainsi, le tout étant bien entendu,  
On vit alors rouler notre machine ;  
Mais maint ressort, à son sens mal traité,  
Se plaignoit fort de l'inégalité,

Qu'aux fonctions mettoit la main divine ;  
 Chacun vouloit sur l'autre l'emporter ,  
 Et le désordre en alloit résulter ,  
 Quand l'ouvrier députa vers le monde  
 Un Dieu rempli de complaisance & d'art ,  
 Qui , répandant habilement le fard  
 Sur les objets de la machine ronde ,  
 Rendit chacun fort content de sa part.  
 A peine , encor , commençant son voyage ,  
 Il rencontra la nuit sur le chemin.  
 „ Ah ! lui dit-il , ah ! bon soir , beauté sage ;  
 Je viens chez vous humer votre ferein ;  
 Je fuis le jour : il me hâle , ou m'altère ,  
 Et qu'à bon droit à lui l'on vous préfère ;  
 Soit que brillant de feux plus mitigés ,  
 Vous vous pariez d'une douce lumière ,  
 Ou qu'à nos yeux , qu'on en voit foulagés ,  
 Votre beau crêpe enveloppe la terre ,  
 Et cache aux yeux l'aimable volupté ,  
 Qui , dans vos bras , cherche à fuir la clarté :  
 Défendez-la des rayons de l'aurore ,  
 Et vous rendrez service à la beauté.  
 Conservez- lui la fraîcheur , la santé ,  
 C'est l'Univers qui par moi vous implore.  
 Il dit , & part d'un vol précipité ;

Mais tout est fait, l'adroite flatterie,  
De la déesse ayant su se saisir,  
Remplit son cœur d'orgueil & de plaisir.  
De l'univers elle se croit chérie,  
Plus que le jour, qu'elle pense égalier.  
Elle se lève, &, déployant ses voiles  
Pleins de rosée, étincelans d'étoiles,  
D'un pôle à l'autre elle va s'étaler ;  
En parsemant l'un & l'autre hémisphère,  
De ses pavots, plus doux qu'à l'ordinaire.  
Le Dieu s'étant séparé de la nuit,  
Plonge son vol ; &, sur une montagne  
Aride, inculte, effroi de la campagne,  
D'où les torrens descendoient à grand bruit,  
Va se poser. " Fixons ma résidence  
En ces hauts lieux, dit-il, près du séjour  
Où le destin me fit prendre naissance,  
Où Jupiter tient sa céleste cour.  
Que j'aime l'air qu'en ces lieux on respire !  
Qu'il est léger ! qu'il est fin ! qu'il est pur !  
Nulle vapeur n'en peut voiler l'azur,  
Et l'œil ici ne voit rien qu'il n'admire.  
Dessous nos pieds que le Nitre en fureur,  
S'enflamme, éclate & frappe de terreur

L'humble

L'humble vallon qu'il tient sous son dôme :  
maine :

Qu'il aille au loin épouvanter la plaine,  
Et de ces lieux respectant la hauteur,  
Qu'il n'offre ici qu'un spectacle enchanteur.  
O mont, que la foudre révère,  
Sur qui le ciel semble se reposer,  
Ici les Dieux ont voulu te poser,  
Pour présenter leur image à la terre !  
La masse informe, à ce discours adroit,  
S'émeut, tressaille & jouit ; elle croit  
Que le destin lui foumit la nature,  
Et qu'elle en est l'idole & la parure.  
Le Dieu, content de ses premiers succès,  
Courut ailleurs tenter d'autres essais.  
Près d'un ruisseau, par lui fut rencontrée,  
A quelques pas, la laideur éplorée,  
Qui troubloit l'onde où son regard distrait  
Entrevoyoit son rebutant portrait.

“ Que cherchez - vous dans cette onde  
volage ?

Peut-elle offrir à vos yeux votre image ;  
Elle que meut le zéphir à son gré,  
Que son penchant force à fuir son rivage,  
Et dont on voit le crystal égaré,

Contre un caillou se briser au passage ?

Ah ! dit le Dieu , d'un miroir bien plus sage ,

Que pour vos yeux mes mains ont préparé ,  
Il faut plutôt avec moi faire usage . »

Alors , levant un œil plus assuré ,

La laideur voit , par un soudain prodige ,  
Ses traits changés & toujours ressemblans ,  
Ne rien offrir dont le regard s'afflige ;  
On gâtera , pour peu qu'on y corrige ;  
Moins contrefaits , ils seroient moins piquans .

“ Ce n'est pas tout , dit le Dieu débonnaire ,

Arrachez - vous à ce lieu solitaire ,

Osez enfin soutenir le grand air ,

Et , de ma main , recevez une amie :

Elle paroît ; “ c'étoit la raillerie .

Depuis ce temps , toutes deux vont de pair .

Si la laideur peut être rassurée ;

Qui de son lot ne fera satisfait ?

Plus des trois quarts de l'ouvrage étoit fait ,

Bientôt le Dieu revole à l'Empirée .

## FABLE XLVI.

*Le Rat d'Eglise.*

UN rat vivoit dans une église.  
Pour un quidam mortifié,  
C'eût été la terre promise;  
Lui s'y trouvoit humilié  
De n'avoir pas tout à sa guise;  
Quoiqu'il jouit de la franchise  
Du terrain privilégié,  
A l'abri de toute surprise:  
Ne craignant ni pièges, ni chats,  
Ni la terrible mort-aux-rats.  
Dans le fait, il vivoit là comme  
On peut bien vivre, à peu de frais.  
Le sacristain étoit bon-homme,  
Et n'y regardant pas de près,  
Occupé de toute autre affaire,  
De l'entretien & du salaire,  
Laisant dîmer sans faire *bruit*,  
Sur la cire & le pain-béni,  
Et quelque peu sur le bréviaire.

Alors qu'un rat le racourcit ,  
Un prélat pourroit bien le faire ;  
C'est là le droit de l'ordinaire.  
Le rat avoit le nécessaire ;  
Mais , comme disoient nos ayeux ,  
La convoitise a de grands yeux.  
Lui , qui manquoit de modestie ,  
Dédaignoit fort , dans sa hauteur ,  
Les bribes de la sacrifice.  
Souvent , dans sa mauvaise humeur ,  
On entend le petit impie ,  
Qui se dépîte , qui s'écrie :  
" Trop heureux les rats familiers  
Des cuisines & des greniers !  
Cessez votre plainte importune ,  
Vous trouverez votre fortune ,  
Pauvre petit ambitieux ! ,  
Un mur de votre voisinage ,  
Mitoyen de votre hermitage ,  
Se lézarde & livre passage ;  
Le poids du grain fit le dommage ,  
Vous vous regalerez au mieux.  
Ici l'abondance est complete ,  
On ne rogne pas , on banquette ;  
On trouve ce que l'on souhaite.



Livrez-vous à vos appetits ;  
Mais gardez-vous de la chouette ;  
Je la vois là-haut qui vous guette ,  
Pour vous livrer à ses petits.  
Lorsque le besoin nous affiége ,  
Force nous est d'en arrêter les cris.  
Appaisons-les : on ne vit qu'à ce prix.  
Si notre état , alors , nous expose au mépris ,  
Songeons qu'un plus brillant pourroit bien  
être un piège.  
Des gens que je vois y font pris.



## F A B L E XLVII.

*Le Papillon & l'Escargot.*

**B**RILLANT des dons de la nature,  
Tout émaillé d'azur & d'or,  
Un papillon prenant l'effort  
D'un vol, qui s'effaçoit encor,  
S'émançipoit sur la verdure.  
Zéphyr, de son haleine pure,  
Des fleurs entr'ouvrant le trésor,  
L'audacieux, de leur calice,  
Dérobe, en passant les douceurs:  
Pour ses inconstantes ardeurs,  
Un instant est un sacrifice.  
On le croit touché des faveurs,  
Il en est las : il vole ailleurs.  
Que le bonheur tourne de têtes!  
Maître de tout ce qui fleurit,  
Le volage, de ses conquêtes,  
Triomphe plus qu'il ne jouit.  
Il fait plus, il s'enorgueillit.  
Il voit, avec dedain, les êtres

Que le fort n'a pas rendu maîtres  
De voltiger ainsi que lui,  
N'ayant ni moyens, ni figure,  
Enfin, condamné à l'ennui,  
De se traîner, pour toute allure,  
A ses yeux, le pauvre escargot  
Est une triste créature :  
Sa maison lui semble un ballot,  
Si non une prison bien dure ;  
Il faut qu'il en dise son mot.  
“ Lourd porte-faix ! change de route.  
Il paroît que tu ne vois goutte.  
Voilà des fleurs sur ton chemin.  
Tu vas les flétrir : ton passage  
Infecte tout le voisinage.  
Ce n'est pas ici ton butin.  
Vas-t-en chercher quelque mafure. „  
A la semonce un peu trop dure  
L'escargot dit : “ Qui parle-là ?  
Est-ce l'insecte que voilà,  
Qui répand ce torrent d'injures ?  
Oh, oh ! tu te montre bien fier,  
Parce que tu te vois en l'air,  
Tout bariolé de peintures.  
Crois-moi, ne fais pas tant le vain ;

Tes beaux jours finiront demain.  
 Avant tout cet éclat qui brille,  
 Le monde t'a connu chenille,  
 Et ; malgré tes airs triomphans,  
 Chenilles feront tes enfans.

---

F A B L E XLVIII.

*Le Pique-bois & le Hérifson.*

Du temps que le pays Gaulois  
 Des Druides suivoit les loix,  
 Et qu'un arbre imposoit bien plus de révé-  
 rence,  
 Qu'on n'en porte aux clochers de Fran-  
 ce (1);  
 Aux environs de Candebecc,  
 Un pique-bois, autrement un gros bec,  
 S'acharnoit, un jour, contre un chêne;  
 Prenant son bec pour une alêne,

---

(1) Les autels des Druides étoient sous des  
 chênes. L'arbre lui-même étoit sacré.

Avec fureur il enfonçoit ce dard ,  
Comme voulant percer l'arbre de part en  
part ;

Puis on l'eût vu , d'un vol agile ,  
Faire le tour de cette énorme pile ,  
Pour examiner les progrès  
De tous les efforts qu'il a faits.

Un hérifson , observant la manœuvre ,  
Lui dit ; “ Je veux partager l'œuvre ,  
Et vous aider de tous les javelots  
Dont nature a garni mon dos. „

“ Eh, que veux-tu, lourd quadrupède ?  
Répond le pique - bois. C'est un singulier  
aide ,

Qu'un fagot épineux, sans ressort, sans  
vigueur ,

Qui fait moins de mal que de peur ,

“ Ne mettons point ici d'aigreur ,

Repart le hérifson, l'œuvre n'est pas frivole  
Puisqu'il s'agit de détruire une idole ,

Laisse m'en partager le travail & l'hon-  
neur ,

Perce-la , crible-la ; quand tu seras vain-  
queur ,

Auffitôt je me mets en boule ;

L'idole tombera de toute sa hauteur,  
Si de tout mon effort, contr'elle, je  
me roule. „

Le voyageur trouve encor quelquefois,  
Sur la dure écorce du bois,  
Le pique-bois essayant sa tarrière,  
Sans se douter des défauts, du moyen.  
Un animal, qui ne doute de rien,  
Est une bête singulière.

---

## FABLE XLIX.

*L'Homme & le Castor.*

**T**OUT au fond de la Virginie ,  
Un beau jour , l'homme & le castor  
Marchoient tous deux de compagnie ,  
Nous n'étions pas en guerre encor.  
Je n'en puis revenir ; compère ,  
Difoit l'homme à son compagnon ,  
Je suis dans l'admiration  
En contemplant ton savoir faire ;  
Différens soins , vers un but réunis ,  
Partagent les sujets de votre république.  
L'un enfonce des pilotis ,  
L'autre établit deffus un palais domestique.  
Celui-ci , sur le dos , par un second traîné ,  
Se transforme en un char à mon œil étonné ;  
Plus loin de bucherons une troupe endurcie ,  
Dans ses dents a trouvé sa scie.  
Bientôt , par une digue , un torrent arrêté  
Dans le centre d'un lac enferme une cité.  
Aussi , plus je vous examine ,

Plus je conclus en mon cerveau,  
Que vous feriez sans nous, l'ouvrage le  
plus beau  
Qu'ait achevé la main Divine.  
Oh! oh! l'ami, tu te méprends,  
Dit le castor, & notre espèce  
Ne porte point la hardiesse  
Jusqu'à l'orgueil des premiers rangs ;  
Nous avons trop de concurrens.  
Le geay, l'hirondelle, la grue,  
La chenille, le vermisseau,  
Le moindre insecte, insensible à la vue,  
Jusqu'au ciron, qui se loge en tapeau,  
Sont fabriquans de semblables merveilles ;  
Pour nous procurer nos besoins,  
Nous avons tous des ressources pareilles ;  
Mais leurs travaux te frappent moins,  
Et tu présumes mieux du nôtre.  
A part toute comparaison,  
En veux-tu savoir la raison ?  
C'est qu'il approche plus du vôtre.

FABLE

## F A B L E L.

*La Chate & la Fouine.*

Tout en rodant dans le grenier,  
La fouine y rencontre la chate,  
Qui travailloit de son métier :  
La bête au long museau la cajole, la flatte.  
„ Que vous avez un bel habit d'hiver !  
On n'en peut trop vanter la bigarure.  
Je faisois cas de ma fourrure,  
Qui ne sauroit aller de pair.  
Et ce n'est pas cette seule parure  
Qui distingue votre figure :  
Votre regard brille de tant de feu,  
Que par lui - même il semble lumineux.  
Aussi, quoique je sois d'humeur un peu  
sauvage,  
A m'approcher de vous je ne fais quoi  
m'engage ;  
Et, quand j'examine de près  
Ce mouvement, je conjecture  
Qu'il doit venir de la nature.

*Tome V.* O



Nous avons mêmes goûts & mêmes intérêts,

S'agit-il de la bonne chère ?

Tout gibier nous est bon, le lapin, la  
perdrix.

Nous croquons les poulets, sans dégoût  
pour la mère ,

Et nous avons les mêmes ennemis ;

Le chien furtout. Oh ! l'odieuse bête !

En aboyant, il me brise la tête.

Je goûterois un plaisir bien complet ,

Si je voyois le dernier augibet.

Le pire de tous est la lice ,

Que l'on engraisse ici des restes de l'office ;

Qu'on entretient pour y faire le guet.

Mettez le pied dans la cuisine ,

Elle va vous prendre au collet ;

Peut-être vous étrangler net.

Je fais qu'elle est en train d'une gérine ;

Craignez que ses petits mâtins

Ne vous donnent bien des chagrins.

Si je pouvois entrer dans l'écurie ,

Et pénétrer jusques dans leur chenil ,

En quatre coups j'aurois fini.

Vous qui courez partout , & sans qu'on vous  
soupçonne ,

Dites-moi qui vous rend si bonne ,  
 Que vous n'ayez tordu le col à ces vauriens ?  
 Auriez - vous donc du respect pour les  
 chiens ?

En croyez-vous la nourriture ,  
 Une assez mauvaise pâture ,  
 Pour qu'on doive la négliger ?  
 Apprenez qu'on en peut manger,  
 Et, d'après mon expérience ,  
 Qu'il n'est pas de mêts plus parfait ,  
 Plus favorable qu'un chien de lait.  
 De la lice épiez l'absence ;  
 Et, sans vous amuser à prendre ici des rats ,  
 Faites à ses dépens un excellent repas ,  
 Quoiqu'elle comprît bien ce que l'on vou-  
 loit faire ,  
 Notre croqueuse de souris ,  
 Aux propos qu'on lui tient ne paroît pas  
 contraire ;  
 Elle adoucit le feu de ses yeux verd-de-gris ,  
 Et, d'un air patelin , gromèle son ro-  
 faire. (1)

---

(1) Les Derviches & autres Religieux Turcs  
 ont un chapelet à gros grains, sur lequel ils  
 gromèlent à quart de voix.

Tel seroit un derviche auprès d'un janif-  
faire.

„ Il ne faut pas brusquer l'affaire :  
„ Les chiens , répondit - elle , à peine font  
éclos :

„ J'en goûterai quand ils seront plus  
gros „.

La fouine part... “ Oh , la fine commère !

„ Donnons dans sa ruse de guerre ,  
„ Cria la chatte , en lui voyant le dos „ :  
Détruifons tous les chiens , rendons libre  
la place ,

A nul de nos petits elle ne fera grâce ,  
Le simple est bien souvent la dupe d'un  
conseil ;

Mais le méchant devine son pareil.

---

## F A B L E L I.

*Le Pêcheur & la Sirène.*

D'UNE sirène enchanteresse,  
Un pêcheur devint amoureux ;  
Sachons un peu par quelle adresse  
Elle fut l'attirer dans ses lacs dangereux.  
De ces monstres en perfidie  
Les attentats , devenus trop fameux ,  
Faisoient qu'on n'abordoit des lieux ,  
Que fréquentoit leur race impie ,  
Qu'en se recommandant aux Dieux ;  
Et , d'après l'exemple d'Ulisse ,  
Ayant à l'oreille un tampon ,  
Les pieds liés , l'œil en coulisse.  
Le pêcheur se refuse à la précaution.  
„ Bon ! disoit-il , un homme de ma force ,  
Etre pipé par une telle amorce ,  
Par des mines , par des couplets  
Qui servent d'appas aux niais !  
Etant , à la fois , sourd & borgne ,  
Seroit-on moins facile à décevoir ?

Et se lier pour s'ôter tout pouvoir !

Cela ne se peut concevoir.

Il dit, avance, écoute & lorgne.

Une sirène a deviné

L'humeur & les penchans du sire,

Et le moyen de le séduire

Dans le moment est combiné,

Elle chantoit; le son expire :

Un bras, qui semble abandonné,

A, dans les flots, laissé tomber la lyre.

Un timide embarras se peint dans son  
regard,

Et la rougeur la couvre de son fard,

On la verroit inquiète, confuse,

Voulant couvrir son sein de ses cheveux,

Quand son adresse s'y refuse;

Puis, tout-à-coup, se dérochant aux yeux,

Dans l'onde elle se précipite,

Affectant ce désordre où seroit la pudeur,

Si la bouche & les yeux avoient trahi le

cœur :

Comme se reprochant quelque trait d'in-  
conduite.

L'extravagant, se présumant vainqueur,

Imprudemment se livre à la poursuite ;

Par deux bras qu'on lui tend il se laisse  
 ferrer,  
 On l'y reçoit : c'est pour le dévorer.

---

F A B L E LII.

*L'Écureuil & la Tortue.*

UN écureuil, dans une cage,  
 Près de la porte d'un jardin,  
 Pour faire un très-petit voyage,  
 Se tourmentoit soir & matin.  
 De l'endroit stable à la pièce mobile  
 Il s'élançoit d'un air agile,  
 Et là, pour la faire tourner,  
 On le voyoit se démener  
 En arrière, en avant, & sans aucun relâche,  
 Comme se dépêchant d'accomplir une tâche.  
 Si jamais on concevoit bien,  
 En tournant dans le même espace,  
 Que cela ne conduit à rien,  
 Dès qu'on ne change pas de place,  
 Beaucoup d'écureuils que je vois,  
 S'épargneroient bien des charois.

Le nôtre n'étoit pas d'un avis aussi sage.  
 Plus il agit, plus il se met en nage,  
 Plus il croit faire un personnage.  
 Sur tout ce qui rampoit à l'entour de sa cage  
 Il pense avoir le droit de verser le dédain.  
 Après l'escargot, la limace,  
 Passe une tortue & son train.  
 Il épargne la populace :  
 Pour l'attaquer, il est trop vain ;  
 Mais pour la dame traîne-écaille,  
 Elle vaut assez qu'on la raille.  
 Vous êtes matineuse, à ce que je puis voir.  
 Il est midi sur la muraille,  
 Quoique marchant, vaille que vaille,  
 Vous avez déjà fait le tour de l'arrosoir !  
 Vous irez loin, sur ma parole.  
 Petit personnage frivole !  
 Dit la dame sans s'émouvoir.  
 Je venois chercher l'abreuvoir,  
 Et ma fatigue m'est utile.  
 Toi, qu'as-tu fait ? un travail bien futile.  
 Mais qu'attendre de la raison  
 De qui n'a jamais fait le tour de sa maison,  
 Quoique, par jour, il en fasse cent mille ?  
 Nous préserve le ciel qu'il la promène en  
 ville.



## FABLE LIII.

*Pyrée & les Muses. ( 1 )*

**M**USES , quels charmes font les vôtres !  
 Si les cœurs qu'on en voit épris ,  
 De leurs travaux , quel qu'ait été le prix ,  
 Ne peuvent se livrer à d'autres ?  
 Denys , ce tyran odieux ,  
 Qu'une triple garde environne ,  
 Sans bannir la terreur dont son âme frissonne ,  
 Devenu plus pressant , plus il fut malheureux ,  
 Attendoit de vous la couronne ,  
 Que vous refusiez à ses vœux.  
 Par vos rigueurs , comme par vos largeesses ,  
 En tous les temps vous vous montrez déesses ;

---

( 1 ) Pyrée , roi de Thrace , reçut les Muses chez lui ; & l'on n'a rien changé dans la Fable contée par Ovide , que le genre de violence qu'il voulut leur faire.



Et, fans égards pour le rang, les grandeurs,  
 Sur qui vous plaît, vous versez vos faveurs.  
 Il me souvient d'un certain Pyrénée,  
 Qui vivoit en, . . . . je ne fais quelle année ;  
 Un roi de Thrace, un esprit de travers,  
 Qui, fans talent, vouloit faire des vers.  
 Vous retourniez, ce me semble, au Par-  
 nasse,

En revenant d'un pays éloigné,  
 Quand un séjour, jusques-là dédaigné,  
 Quand son palais sur la route se place.  
 Toutes, alors, vous dites, de concert ;  
 „ Nous ferons - là bien mieux qu'en un  
 désert „ ;

Et vous entrez. Belles, & demi-nues,  
 Par le galant vous futes bien reçues.  
 Il vous fait fête ; & , dès qu'il apperçoit  
 De quel trésor le destin le rend maître,  
 Il s'en prévaut : comme peut faire un traître.  
 „ Dans mon palais, à la fin, je vous vois ;  
 Vous qui, pour moi, futes toujours si fières.  
 C'est de grand cœur que je vous y [reçois,  
 Mes chastes sœurs, mais comme prison-  
 nières ;

Et, s'il s'agit de régler la rançon ;

Pour la payer ; que bientôt l'on s'apprête  
A m'attacher le laurier sur la tête ,  
„ Quoi ! du laurier ! ce n'est pas la saison ,  
Pour vous s'entend , lui répondit Thalie ;  
Vous méritez un tout autre guerdon ,  
Et nous allons vous chercher du chardon ,  
Tout en lâchant cette brusque faillie ,  
Ces dames , pour abréger les propos ,  
D'aïles , soudain , ont enrichi leur dos ;  
Et , par les airs , se tracent une route.  
Le courtisan , que leur fuite dérouté ,  
S'élance après , & croit qu'il va voler ,  
Tant le désir avoit su l'aveugler.  
Il tombe , au lieu de plâner dans les nues ,  
Sur un rocher , dont les pointes aiguës  
De ses débris ont couvert le terrain.  
Plus d'un sauteur , sans avoir de trem-  
plain (1) ,  
Tente depuis la risquée aventure  
Dont mon récit a tracé la figure.

---

(1) Le tremplain est un assemblage de planches élastiques , disposées en talus , essentiel à ceux qui risquent de faire le saut périlleux.

En s'élevant , on croit fortir du pair ;  
 Je crains beaucoup pour ceux qui font en  
 l'air.

---

## F A B L E L I V .

*Le Chien Barbet & le Furet.*

**J**E ne fais quoi donnoit crédit  
 A des bruits répandus dans des places publi-  
 ques ,  
 Qu'il alloit paroître un édit  
 Tout en faveur des bêtes domestiques.  
 Près de la loge d'un furet ,  
 Passe , par hasard , un barbet.  
 “ Arrêtez donc ! ami ! vous savez la nou-  
 velle !  
 Cependant vous n'en dites rien.  
 Pour notre espèce elle semble assez belle.  
 “ Espèce ! toi , répond le chien :  
 Tu l'es , sans qu'on te le conteste :  
 Mais c'est une espèce de peste ;  
 Ton talent de mal-faire est la seule raison  
 Qui fait qu'on te nourrit dans la maison.  
 Voleur !

Voleur! brigand! que je déteste,  
Si je te trouve aux champs, je te donne  
ton reste.

“ Mais voyez le sot animal,  
Qui se prend pour un commensal!

---

## FABLE LV.

*Bellérophon & la Chimère.*

C'EST trop long-temps laisser sous le sceau  
d'un emblème

Le triomphe d'un art qu'on professe & qu'on  
aime.

Bellérophon fut mis au rang des demi-  
dieux,

Pour avoir vaincu la chimère;

Certes, le fait est glorieux:

Mais ce n'est pas un fait de guerre.

Il n'employa, pour cet exploit,

Lance, ni dard, ni cimetère;

Et je vais vous mettre le doigt

Sur ce qu'alors on lui vit faire.

Les Liciens, fort bonnes gens,

*Tome V.*

**P**

Mais doués de peu de bon sens,  
 D'un maudit animal avoient subi l'empire ;  
 On n'en fauroit trouver de pire.  
 Il nous faut un autre portrait  
 Que celui qu'Ovide en a fait.  
 En le voyant, d'abord, on l'eût cru raison-  
 nable,  
 Tant il prenoit bien l'air capable,  
 Pour s'attirer plus de respect.  
 Dès qu'il cessoit d'être suspect,  
 Il commençoit par vous faire une fable.  
 Engendré dans le sein des Dieux,  
 Il étoit immortel & sacré, tout comme eux ;  
 Et, devenu leur organe fidelle,  
 Pour ne point passer pour rebelle,  
 Quoiqu'il lui plût d'imaginer,  
 Il falloit obéir, sans rien examiner.  
 Avoit-il obtenu l'entière confiance ?  
 Les plus crians abus devenoient ses essais,  
 A la nature même il faisoit le procès,  
 Et vangeoit par le sang la défobéissance.  
 Un roi n'étoit plus rien chez soi,  
 C'étoit ce monstre-là qui devenoit le roi.  
 Yobates, alors, régna sur la Licie,  
 Reçoit dans son palais un jeune aventurier,

Que précédoit un ordre meurtrier  
 Qui devoit lui couter la vie.  
 Il déplaiſoit à ce bon ſouverain ,  
 D'enſanglanter ainſi ſa main.  
 Et , cependant , l'ordre venant d'un  
 gendre ,  
 Il faut paroître condeſcendre.  
 On échappe au ſoupçon de vouloir ménager,  
 Celui qu'on expoſe au danger.  
 « Prince , vous arrivez dans une circon-  
 ſtance  
 Qui vous appelle au plus brillant ſuccès :  
 Le péril en défend l'accès ;  
 La gloire en eſt la récompense.  
 Préparez-vous à jouter aujourd'hui  
 Contre un monſtre plein d'arrogance ,  
 Qui combat ici ma puiffance ;  
 Dont mon peuple eſt la victime & l'appui. »  
 Bellérophon : car enfin , c'étoit lui ,  
 De ce propos ne conçoit pas d'ennui.  
 Il faut qu'il ſ'arme en diligence,  
 Soudain de neuf beautés il reçoit l'affiſ-  
 tance :  
 Elles mettent au Paladin ,

Et l'armet & le gorgerin.

Un courrier, qui tentoit sa première aventure,

Devoit lui servir de monture,

Deux aïles d'un beau gris perlé

En ont fait un cheval ailé.

Le champion sur lui s'élance,

Armé d'une invincible lance.

Et le monstre bientôt est atteint, égorgé.

Yobates se voit vangé.

De qui? d'un vilain préjugé.

Quand le peuple eût connu la bête,

Au libérateur il fit fête.

On devine aisément le reste des acteurs :

C'étoit Pégase & les neuf Sœurs.

Bellérophon étoit poète.

J'en vois bien plus d'un qui s'apprête

A mériter le prix au héros adjudé.

Tel pourroit aller loin, à moins qu'on ne l'arrête.

Jeune homme!... encore un mot!... tout n'est pas préjugé.



## FABLE LVI.

*L'Éléphant & le Grillon.*

SECONDÉ par l'effort du vent,  
Le feu, ce terrible élément,  
D'une forêt majestueuse,  
Des animaux retraite heureuse,  
Ne faisoit qu'un brâsier ardent,  
Tout s'y mettoit en mouvement.  
On voyoit partir à la file,  
Quadrupède, insecte, reptile.  
Parmi la populace vile,  
A pas trop raccourcis, l'infortuné grillon,  
Voyoit, toujours courant, sa fuite retardée,  
Il en faisoit un million  
Sans avancer d'une coudée.  
L'éléphant passa. " Monseigneur,  
Dieu bénira votre grandeur;  
Prenez-moi sur votre trompe;  
Mais l'animal orgueilleux  
Passa d'un air dédaigneux,  
Il ne faut pas qu'on s'y trompe;  
Les grands ne sont que pour eux.



## FABLE LVII.

 *Mercure & le Temps.*

DANAÉ, la fille d'Acrise,  
Dormoit en paix, clôse en sa tour,  
Ouvrte aux seuls rayons du jour,  
A l'abri de toute surprise :  
Lorsqu'y tombe, à grand carillon,  
Un tas, qui n'étoit pas de paille ;  
Il s'agissoit d'un million,  
Venant à travers la muraille.  
Jupiter, ce chymiste adroit,  
L'a fait filtrer par cet endroit.  
Une Duégne, sage & soigneuse,  
Qui, de plus étoit connoisseuse,  
Voit tous ces jolis médaillons :  
Elle en prend des échantillons,  
A pleines mains : mais c'est peu dire  
Elle en ramasse à plein giron.  
Puis va voir si le compte est rond.  
Voilà Danaé dans la crise,  
Sans secours, sans pouvoir crier ;

Sans le vouloir. Voilà Mercure ,  
Courtier de toute l'aventure ,  
Attachant l'aîle à son foulier.  
Il apperçoit le temps qui passe ;  
Il va le suivre dans l'espace.  
" Hola , lui dit-il , grand pêcheur ,  
Qui vas traînant tout dans ta nasse ,  
Fais-nous quelque petite grâce :  
Arrête-toi , c'est Jupiter ;  
C'est ce Dieu , sans prince & sans pair ,  
Qui recourt à ta courtoisie :  
Il passe ici sa fantaisie ;  
Mais elle lui coûte un peu cher.  
Que de doublons ! la nuit s'écoule.  
Fais-la durer le double , au moins.  
Qu'est-ce que cela pour la foule  
Dont le jour fournit aux besoins.  
Ils dormiront d'autant , peut-être ;  
En ce cas ils n'en verront rien ,  
Et tu feras plaisir au maître. „  
Le faucheur lui répond : " vaurien !  
Peste de cour ! qui confidère  
Les individus de la terre ,  
Comme un néant auprès de vous ,  
Allez : je vous en veux à tous.

C'est un vol forcé qui m'emporte.  
 Cependant je ferai de forte  
 Qu'il tourne un jour de vos côtés,  
 Et, loin d'être votre complice,  
 Un jour ma faux fera justice  
 De toutes vos témérités.  
 Si ton maître qui me fait honte,  
 Trouve que mon allure prompte  
 Borne ici ses amusemens,  
 Dis-lui, que d'une ame souffrante,  
 Sans que son mal l'impatiente,  
 Je vais abrégér les tourmens. „

---

## F A B L E LVIII.

*La vie & la mort du Serpent Python.*

UN serpent, un dragon, quelque chose de  
 mieux,  
 Python, . . vous revenez encore aux demi-  
 Dieux,  
 De leurs dits, de leurs faits, le récit nous  
 accable,

Va me dire un censeur : “Faites-vous une  
fable ?

Parmi les animaux choisissez vos acteurs,  
Suivez le bon Esope, il fit très-peu d'usage  
De cet étrange ciel, éloigné de notre âge.  
Nous voulons des tableaux rapprochés de  
nos mœurs.

De l'instinct animal, la marche toujours  
fure,  
Fait de notre raison beaucoup mieux la  
censure.

Python étoit un être merveilleux,  
Enfant d'une déesse, & presque égal aux  
Dieux.

“ Qui lui ? l'égal des Dieux ! autant vaut  
la chimère.

Il étoit fils de madame Tellus,  
En françois, madame la Terre.  
N'a-t-on rien à dire de plus ?

Ce n'étoit, selon moi, qu'une très-lourde  
bête,

Je ferai plus, si je m'entête.  
Je prouverai mon dire par le fait,  
Je débute par son portrait :  
Imaginez l'énorme créature,

Tenant de l'humaine figure ,  
Depuis la tête à la ceinture ;  
Mais quels yeux ! c'est le feu d'un volcan  
qui s'éteint.  
Si l'on en croit la renommée ,  
Il en fortoit de la fumée ,  
Sans qu'elle pût cacher la rage qui s'y peint.  
Au haut d'un front cornu , d'une étrange  
manière ,  
Des serpens irrités , en forme de crinière ,  
S'agitent , sans relâche , & se couvrant de  
dards ,  
De cent mille trépas menacent les regards.  
Au fond de son énorme gueule ,  
Au lieu de dents , est une double meule.  
A la porte d'un fort , lorsque survient la  
nuit ,  
Une herse s'abbat avec un moindre bruit.  
Parlons de sa poitrine énorme ,  
Couverte d'une écaille informe :  
Le verdâtre limon dont il fut engendré.  
Y reluit , sous l'ordure où le monstre est  
vautré.  
Ses mains ; disons bien mieux , ses pattes ;  
non , ses ferres ,

Qu'arment des ongles mortifères,  
 Plus aigus, plus tranchans que ne l'est un  
 rasoir,  
 Criblent jusqu'aux cailloux qui couvrent  
 le terroir.

Que dirons-nous de son énorme queue ?  
 Elle éclabouffoit d'une lieue.

Par tout où retomboit ce déluge bourbeux,  
 Sa chûte enveloppoit les êtres malheureux,  
 Dont aucun n'échappoit à ses griffes cruelles.

Il s'élevoit encor avec des aîles,  
 Qui, par bonheur, n'étoient qu'un man-  
 nequin,

De côte de baleine & de peau de requin.  
 Sur ce tableau (pardonnez-moi, madame,  
 En vous interrogeant, je deviens impoli);  
 Si votre chien vous sembloit moins joli,  
 Nous diriez-vous, *qu'il a de l'ame ?*  
 Vous allez donc réduire au plus brutal  
 instinct,

L'horrible animal que j'ai peint.

Et, d'autant qu'il m'est nécessaire,  
 Je prétends m'en servir, comme Esope eût  
 pu faire.

C'est trop nous arrêter : entamons le sujet.

Le souverain du ciel étoit un Dieu coquet.  
Et , fans s'embarrasser si Junon en raisonne,

Il s'étoit coëffé de Latone ;  
Son épouse en gémit , & médite en secret  
Les moyens d'écarter sa rivale odieuse.

Faire du bruit , lui semble peu discret.

On fait que Latone est peureuse :

En l'effrayant on est sûr de son fait.

Python , pour tel office , est un être parfait.

“ Partez , Iris , descendez sur la terre ,

Je vous y fais ma messagère ,

Et décidez le monstre à remplir mes projets ;

Pour l'en récompenser tous mes trésors sont  
prêts.

“ Madame , dit Iris , le monstre m'épou-  
vante.

Vous me voyez toute tremblante

Du seul dessein de l'aborder ,

Et d'ailleurs , pour le décider

A braver Jupiter en attaquant Latone ,

Par quel motif faut-il qu'on l'aiguillonne ?

En vous obéissant , je ferois mon devoir ;

Mais ce que vous voulez excède mon pou-  
voir.

Junon lui répond : “ Vous êtes jeune encore ;  
Iris ,



Iris, vous atteignez à peine à votre aurore,  
 Je connois ce que vous valez :  
 Il n'est monstre qui tienne, allez,  
 Exécutez les ordres qu'on vous donne,  
 Du charme qui vous environne,  
 Vous connoîtrez bientôt l'effet.  
 Python, en vous voyant, devient votre  
 fujet.

Dites-lui : Notre souveraine  
 Vous livre l'objet de sa haine ;  
 Pourfuivez-le. Jupiter en couroux,  
 Si Junon n'y consent, ne peut rien contre  
 vous.

A cet ordre précis, la nouvelle courière  
 Du firmament a franchi la barrière,  
 Et le consolant arc-en-ciel,  
 Qui faisoit l'ornement du ciel,  
 Pour la première fois vient embellir la  
 terre.

Son arc, en embrassant le quart de l'hémis-  
 phère,  
 Porte une base sur l'Athos (1) ;

---

(1) *Athos*, montagne entre la Macédoine &  
 la Thrace.



Quand l'autre, de Python, a pour appui  
le dos.

Là, de l'air qu'on auroit, lorsque rien n'in-  
téresse,

On voit descendre la déesse.

A son approche on eût vu les vapeurs

Qui s'exhaloient de la terre infectée,

Par l'énorme masse habitée,

Se peindre, en un moment, des plus riches  
couleurs.

De célestes parfums remplacent les odeurs

De cette région, justement abhorrée :

Les sens attesteroient qu'on la couvre de  
fleurs ;

Et le soleil, du haut de la plaine Ethérée,

Ne craignant plus de voir cet endroit odieux,

Y darde ses rayons, sans détourner les yeux.

Le monstre, transporté, se retour en arrière ;

Les serpens, qui formoient son horrible  
crinière,

Cessant tout-à-coup d'être épars,

Endormis sur son col, y retombent sans  
dards.

Il voit l'objet divin qui sur lui se repose...

Quoi, vous ! Quoi sur mon dos ! qui vous  
amène ici !

Daignez m'en apprendre la cause....

Eh, comment, Python ; vous voici ?

Aux environs la plage est inondée :

J'y voulois trouver un appui ;

Et, d'enhaut, à mes yeux, votre armure  
a relui.

Je vous ai pris pour une mine rare,

Un trésor arraché de cette terre avare,

Un tas de métal précieux.

Comme tout est ici cloaque ou précipice....

Mon dos est à votre service ;

Et flatté de se voir honoré par les Dieux,

Répond le monstre glorieux.

Je veux bien m'en servir, dit Iris, d'au-  
tant mieux

Que j'ai quelque chose à vous dire.

„ On s'entretient de vous, là-haut,

Et ce n'est pas pour en médire.

A ce propos qui le met en délire,

Le monstre auroit voulu sourire ;

Pour cette expression, ses traits sont en  
défaut.

Iris poursuit. “ Dans une conférence,  
Dans un conseil, où bien peu sont admis,

Q u

Junon laissa , pour vous , voir quelque pré-  
férence ;

Aisément vous pourriez être de ses amis,  
„ Qui moi ! répond le monstre , enivré  
d'espérance ,

Elle peut disposer de toute ma puissance.

De la reine de l'Univers ,

Je suis prêt à porter les fers.

Iris voit bien que le traité s'avance ,

Et que Python est prêt à tout ôser ,

Quoi qu'on veuille lui proposer.

De Jupiter , un autre auroit craint la ven-  
geance.

Lui n'en est point épouvanté.

Toujours le scélérat crut à l'impunité.

Pour mériter sa récompense ,

Moitié rampant , moitié volant ,

Il vient de prendre son élan.

Et se transporte tout de suite

Vers les lieux que Latone habite.

La belle voit venir cet horrible galant ,

Attendant toute autre visite :

La frayeur , aux jambes d'Elan ,

Au bord de la mer l'a conduite ,

Et la frayeur l'y précipite.

Un dauphin bien instruit la reçoit sur son  
dos ,

Pour elle , l'Océan vient d'enfanter Délos.

Un couple y va prendre naissance ,

Mis à l'abri des fureurs de Junon ;

C'est Diane , c'est Apollon.

A peine éclos , ils font en jouissance

Et du pouvoir & de la préférence :

Pour les Dieux il n'est point d'enfance.

Dès qu'ils font nés , ils ont des soins ;

C'est , peut-être , un bon temps de moins,

Ils ne font jamais vieux : ici tourne la  
chance :

Je la crois toute en leur faveur.

Un autre poids entre dans la balance.

Toujours vivre : fort bien : pourvû qu'on  
soit heureux :

Il faut cela pour m'en rendre envieux.

Voyons quelle est la confiance

De ce nouveau couple de dieux.

La-haut , comme ici-bas , tout change de  
mesure ,

Selon les passions qui gouvernent les lieux :

Diane est au palais , en très-bonne posture ,

Apollon prend un rang qui va tout éblouir.

En travaillant , il faut jouir.  
Il s'amuse à tirer de l'arc & , sur la terre ,  
Il cherche un but sur qui lancer ses traits ;  
Il apperçoit l'ennemi de sa mère :  
Des essais du talent Python fera les frais.  
Le monstre se plaint ; il réclame  
Ce pouvoir qui pour lui devoit se déployer ,  
Sans être écouté de la dame.  
Sa mère en sa faveur auroit dû s'employer ;  
Mais , ayant perdu cette haine  
Qu'elle conçut , jadis , contre l'engeance  
humaine ,  
Honteuse , un peu , de l'avoir engendré ,  
Ses vœux pour lui , font , qu'il soit enterré.  
Tout l'Univers pense de même.  
Il beugle , il rugit , il blasphème ;  
Et crève , indigne de pitié.  
Vous qui courez la même chance ,  
Vils ministres de la vengeance ,  
Son roman vous est dédié.

## FABLE LIX.

*Apologie pour Démocrite ,*

O U

*Hypocrate & les Abdéritains.*

LA Fontaine vous a conté  
La fable qu'ici je médite ;  
Après lui , c'est témérité  
De revenir sur Démocrite ;  
Mais , dût souffrir ma vanité  
De quelque piquante apostrophe ,  
Je suis trop vivement tenté  
De parler de ce philosophe.  
C'est qu'il avoit de la gaité ,  
Qu'il aimoit assez sa chimère ,  
Pour vouloir , au milieu d'Abdère  
Etablir sa Divinité.  
Comme je ne me connois guère ,  
Il se pourroit , en vérité ,  
Que j'eusse de son caractère ,  
Et je m'en trouverois flatté.

Il fit un systême assez lesté ,  
Sur le monde & ses élémens :  
Le tout, je crois, par passe-temps ;  
Il en rioit comme du reste.  
De nos jours, tous ceux qu'on a fait :  
Ne me paroissent pas plus gais.  
Je ressens une peine extrême ,  
Que nous n'ayons pas ses écrits ;  
Nous verrions le sujet des ris ,  
Et pourrions en rire nous-même.  
Concevez bien notre malheur.  
S'il fut jamais quelque Penſeur  
Doué d'une triste Minerve ,  
Tous ses écrits on les conserve ;  
Des bibliothèques on fait  
Le temple de l'ennui parfait.  
Joignez à ce la perspective  
De ce qu'il faudra qui m'arrive ,  
A moi, qui ne suis qu'un rieur ,  
Et pardonnez-moi mon humeur.  
Mais il faut reprendre la trace ,  
De ce philosophe de Thrace,  
Les bonnes gens de ce terroir ,  
Parce qu'il dilatoit sa rate ,  
Qu'il voyoit, ou qu'il disoit voir ,



Tantôt du blanc, tantôt du noir,  
Le crurent fol. Pour y pourvoir,  
On députe vers Hypocrate.  
Voici venir le médecin,  
Qui s'abouche avec le malade.  
Leur entretien ne fut pas fade ;  
Ce fut alors fin contre fin.  
Au retour, les bourgeois d'Abdère  
Dirent à l'Esculape ; eh bien !  
Est-ce qu'on ne lui fera rien ?  
Que diable voulez-vous lui faire ?  
Ce fol prétendu, par ma foi !  
Argumente bien mieux que moi ; . . . .  
Mais il a la tête fêlée.  
Sa cervelle s'en est allée  
Dans les voyages qu'il a faits.  
Il nous raconte certains traits. . . . .  
Ne croyez pas qu'il vous attrape ;  
Il les a vus, dit l'Esculape. . . . .  
Mais son monde pulvérulent,  
Si propre à faire du ciment ? . . . .  
Le monde, quoiqu'il en décide,  
N'en est ni plus ni moins solide ;  
Sa tête est bonne, j'en répons ;  
Pour le prouver il est en fonds.



Un vase a-t-il quelque fêlure,  
Bientôt l'acheteur le pressent;  
Il le frappe: le son qu'il rend,  
Partout, décèle la rupture.  
Celui sur qui j'ai mis la main,  
Est tout à la fois comble & fain.

*Fin du cinquième Volume.*

---

# T A B L E

## Des Fables contenues dans ce Volume.

Ire.	La Rivière & la Prairie.	page 1
II.	Le Courfier & fa Mère.	3
III.	La Pipée.	5
IV.	Le jeune Lion & le vieux Tigre.	8
V.	Les nouvelles Balances.	14
VI.	Le Satyre & la Naïade.	16
VII.	La Houlette, la Mufette & le Cha- peau.	20
VIII.	Le Voyage d'Apollon & de Nep- tune.	25
IX.	Le Philofophe à la Cour.	29
X.	Mercure, le Pélerin & le Brigand.	31
XI.	Le Calculateur & la Mer.	39
XII.	L'Envieux & la Statue.	41
XIII.	Le Cochon gras.	43
XIV.	Le Roi Caillou.	45
XV.	La Marmotte & le Singe.	50
XVI.	L'Avare & fes Dieux Pénates.	53
XVII.	L'Amour mort & ouvert.	55
XVIII.	Le Roi, l'Oracle & les Courtifans.	57
XIX.	Les Enfans & le Sabot.	61
XX.	Proferpine, aux Enfers.	62
XXI.	La fuite d'Enée.	69
XXII.	La Grenouille & le Rat.	71
XXIII.	Jupiter & le Poëte.	73
XXIV.	L'Art de fe corriger.	75
XXV.	Les deux Castors & l'Escargot.	80
XXVI.	Le Berger & les Canards.	83
XXVII.	L'Apothéofe de Momus.	85
XXVIII.	Le Renard & le Hériffon.	96
XXIX.	Le Bâton d'Alexandre.	99

XXX.	La Mouche à miel & le Clo- porte.	page 100
XXXI.	Le Sacrifice du Gourmand.	103
XXXII.	Mercure, les Lapins & la Taupe	106
XXXIII.	Le Porc-Épic, la Belette & le Voisin.	111
XXXIV.	Le Rouet à filer.	113
XXXV.	Les deux Tyrans.	115
XXXVI.	Jupiter se plaignant des Hom- mes.	117
XXXVII.	Le Pasteur changé en Licorne.	118
XXXVIII.	Le Renard, Colporteur.	120
XXXIX.	Les Sœurs de Phaéton.	122
XL.	L'Aveugle & son Chien.	228
XLI.	Le Caméleon & ses Juges.	130
XLII.	Le Coucou parvenu.	132
XLIII.	Code de loix pour les Loups.	134
XLIV.	Le Coche & les Oisons.	140
XLV.	L'Envoyé de Jupiter.	142
XLVI.	Le Rat d'Eglise.	147
XLVII.	Le Papillon & l'Escargot.	150
XLVIII.	Le Pique-bois & le Hériflon.	152
XLIX.	L'Homme & le Castor.	155
L.	La Chate & la Fouine.	157
LI.	Le Pêcheur & la Sirène.	161
LII.	L'Écureuil & la Tortue.	163
LIII.	Pyrénée & les Muses.	165
LIV.	Le chien Barbet & le Furet.	168
LV.	Bellérophon & la Chimère.	169
LVI.	L'Éléphant & le Grillon.	173
LVII.	Mercure & le Temps.	174
LVIII.	La vie & la mort du Serpent Python.	176
LIX.	Apologie pour Démocrite, &c.	187

FIN DE LA TABLE.

510175

0

